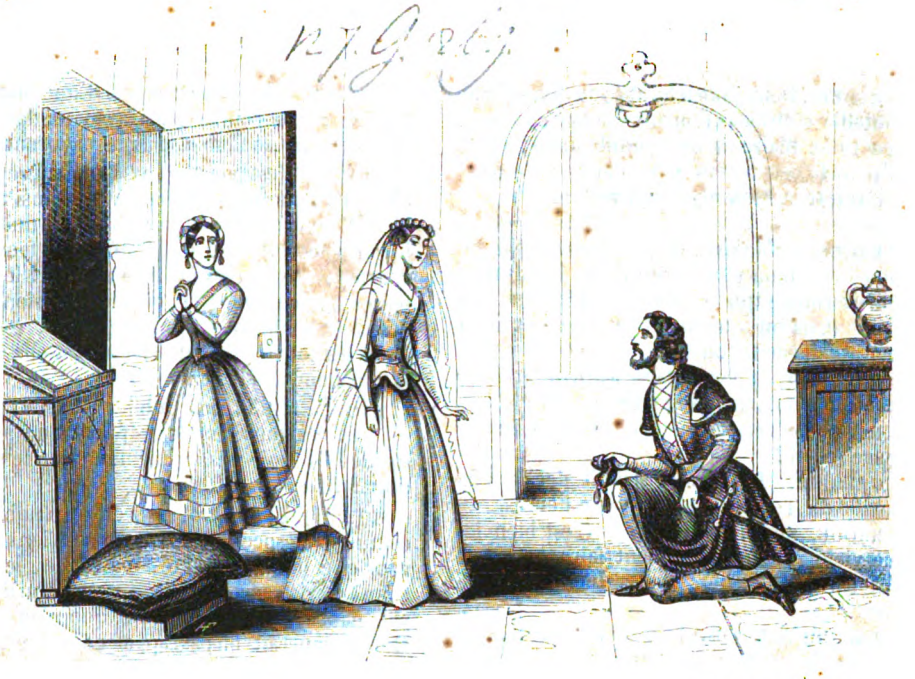

ACTE III, SCÈNE V.

AUBRY LE BOUCHER,

DRAME EN QUATRE ACTES,

Par MM. Henry Marcaille et Paul Fauquemont.

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉATRE BEAUMARCHAIS, LE 24 OCTOBRE 1844.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*	*PERSONNAGES.*	*ACTEURS.*
MARTIAL AUBRY, boucher de Paris.	M. FERDINAND.	GALICHET, aubergiste.....	M. GEORGES.
EUSTACHE LEDOUX, son premier garçon et son frère de lait.....	M. JOUANNE.	PREMIER HOMME DU PEUPLE..	M. BOURGUIGNON
RAOUL D'OCTONVILLE.....	M. LYONNET.	DEUXIÈME HOMME DU PEUPLE.	M. SCHMIDT.
GUY DE BAR, aventurier.....	M. BRÉMONT.	UN SERGENT D'ARMES.....	M. VERDET.
JACQUES-GOYS, boucher de Paris..	M. LOUIS.	PERDITA.....	Mme MÉSANGE.
SIMON CABOCHE, boucher de Paris.	M. DESCHAMPS.	BATHILDE DE SENNETERRE....	Mlle LAURE.
		Mme MERLUCHOT.....	

CHARLES DE LENS, CLAUDE DE CHATELUX, PEUPLE, BOUCHERS, ARQUEBUSIERS, SEIGNEURS BOURGUIGNONS.

L'action se passe, à Paris, en 1418.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un jardin de guinguette devant le cabaret de la Vache noire, au faubourg Saint-Laurent. A gauche, au deuxième plan, l'entrée du cabaret. Au premier plan, une porte donnant entrée dans une salle particulière. A droite, au troisième plan, l'entrée du jardin. Le fond du théâtre est fermé par un mur garni d'espaliers. Une table à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

RAOUL D'OCTONVILLE *entre par le fond, enveloppé dans son manteau qu'il jette sur la table; puis* GALICHET.

RAOUL. Le cabaret de la Vache noire... c'est bien ici! Ce matin, au camp du duc de Bourgogne, ce soir sous les murs de Paris... Vingt-quatre lieues en huit heures! Ce n'est pas galoper, c'est fendre l'air; mais cette vitesse était nécessaire à mes projets... Holà! quelqu'un!

GALICHET. Que veut messire?

S'adresser pour la musique à M. ORAY, chef d'orchestre au théâtre.

128909-C

Digitized by Google

RAOUL. Deux gobelets avec ta plus vieille bouteille d'Orléans; surtout songe, maître, que tu as affaire à un gentilhomme, et ne m'apporte pas du vin de manant.

GALICHET. Monseigneur sera content.

Il sort.

RAOUL, *réfléchissant*. Je ne puis me dissimuler que mon étoile pâlit; mais, comme le joueur contre qui la chance tourne met son espoir dans un seul coup, je joue tout mon avenir dans cette soirée.

GALICHET, *apportant une bouteille et deux gobelets*. Voilà, monseigneur...

RAOUL, *se versant à boire*. Dis-moi, quelle heure est-il?

GALICHET. Le soleil disparaît derrière la bastille du Temple; il est quatre heures.

RAOUL, *posant son verre*. C'est bien ici que viennent ordinairement faire banquets et fêtes les bouchers de la bonne ville de Paris?

GALICHET. Et j'ose dire, monseigneur, que jamais cabaretier n'a mieux justifié la préférence que m'acorde cette illustre corporation: nous avons même ce soir réunion nombreuse.

RAOUL, *à part*. Guy de Bar a exécuté mes ordres. (*Haut*). Quand doivent venir tes hôtes?

GALICHET. Le repas est commandé pour six heures.

ROUL? Et c'est ici que se tient le banquet?

GALICHET. Oh! non, monseigneur, c'est au fond du corps de logis, dans la grande salle. Les bouchers sont trop bruyants pour que je les laisse ici.

RAOUL. Alors tu me cèdes cette chambre, d'où je pourrai au besoin observer sans être vu.

GALICHET. Monseigneur.....

RAOUL. Il est bien entendu, maître, que ce vin est excellent et que je le payerai le prix qu'il vaut.

GALICHET. Votre serviteur est à vos ordres.

RAOUL. Encore une question. Le chemin qui longe ce mur est celui qui va de Saint-Denis à la bastille du Temple?

GALICHET. Oui, messire.

RAOUL *à part*. A merveille! (*Haut.*) J'aperçois le compagnon que j'attends, laisse-nous.

Galichet sort.

SCÈNE II.

RAOUL D'OCTONVILLE, GUY DE BAR.

GUY, *entrant, l'air dégagé*. Salut au chevalier Raoul....

RAOUL. (*Il invite du geste Guy à s'asseoir.*) Chut! Les murs de ce cabaret ne doivent pas savoir que le descendant d'une illustre maison se rencontre ainsi avec toi dans un antre obscur du faubourg Saint-Laurent.

GUY. Ce n'est pourtant pas la première fois, chevalier, que nous nous trouvons ainsi attablés. Nous avons certes passé bien des nuits en joyeuse société: un jeu d'enfer, des femmes charmantes. (*Se versant à boire.*) Ah! le bon temps que ce temps-là, où nous courions les tavernes, enlevions les bourgeoises, escaladions les couvents! Cette époque est-elle donc si loin que vous l'ayez oubliée?

RAOUL. Je n'ai rien oublié, Guy, et nous sommes ici tous les deux parce que je me souviens d'avoir mis au même niveau le gentilhomme et l'aventurier.

GUY. Halte! messire, respectez ma noblesse comme je respecte la vôtre. Je conviens avec vous que de la Lorraine, ma patrie, je suis venu à Paris, accolant à mon nom celui de ma ville natale, sans autre fortune que mon épée. Mais ne pourrait-on pas rappeler aussi certaine chronique secrète? Votre mère, que le sire d'Octonville prit parmi ses vassales pour en faire sa femme, prouva, dit-on, pendant que son noble époux guerroyait en Flandre, qu'elle n'avait pas oublié son origine roturière. Mais ce sont de ces choses qu'on ne se remémore pas entre hommes d'épée et de cœur. A votre santé.

Il boit.

RAOUL. (*Il boit.*) A la tienne! et maintenant parlons sérieusement... Rends-moi compte d'abord de la mission que tu as remplie. Pouvons-nous espérer entraîner dans le parti de Bourgogne la corporation des bouchers de Paris?

GUY. J'ai vu les principaux. L'affaire est en bon chemin, et j'aurais entièrement réussi sans l'influence toute puissante de l'un d'eux. Les Caboches, les Goys sont à nous; Simon Caboche, surtout, nous est entièrement dévoué; mais il ne peut nous être utile qu'au moment de l'exécution, car il est né boucher comme d'autres naissent... gentilshommes. Jacques Goys a plus d'influence; son caractère est faible, mobile, et vous pourrez facilement vaincre ses derniers scrupules en l'isolant d'un de ses jeunes confrères, son compagnon d'enfance, dont je sais du reste qu'il jalouse la supériorité morale et supporte impatiemment l'amitié. Quant à ce dernier, n'en espérez rien. Tous vos efforts viendront échouer contre cette muraille d'honneur, qu'on appelle Martial Aubry.

RAOUL. Aubry!... mais c'est celui qui tient sa boutique près de la grande halle des Innocents.

GUY. Lui-même...

RAOUL. Tu le connais?...

Digitized by Google

GUY. Personnellement, non; de réputation, beaucoup.

RAOUL, *se levant.* Avec celui-là, Guy, j'ai un compte particulier à régler. Ah! maître Aubry est le seul obstacle à la réussite de nos projets! Pardieu, il y a une justice infernale qui jette en face de moi l'homme que j'ai le plus grand désir d'y trouver.

GUY. Que voulez-vous dire?

RAOUL, *baissant la voix.* Ecoute. C'était le jour de la fête des fous. Profitant des licences qu'elle autorise, je me suis introduit avec quelques amis à l'hôtel de Senneterre, pour enlever ma cousine à la faveur de notre mascarade. Bathilde se débattait vainement entre mes bras, déjà nous étions arrivés à la hauteur de la rue Saint-Denis, lorsqu'en passant près du charnier des Innocents, ses cris attirèrent cet Aubry... Il accourut à sa défense avec de nombreux compagnons. Embarrassé de mon fardeau, je n'eus pas le temps de me mettre en garde, et je fus contraint de fuir en abandonnant Bathilde.

GUY. Et vous avez laissé cette injure impunie?

RAOUL. Chaque chose aura son temps. Perdita va venir; je compte sur elle pour assurer ma vengeance. Quant à toi, mon cher Guy, voilà ce que j'espère de ton dévouement : J'ai appris par un de mes affidés que mon oncle venait d'obtenir du roi Charles VI, en ce moment à Saint-Denis, la validation de son mariage avec la Napolitaine Juana Strozzi.

GUY. Celle que vous aviez réussi à faire honteusement chasser?

RAOUL. Et ce qui est plus grave, la reconnaissance de leur fille Bathilde.

GUY. Alors plus d'héritage.

RAOUL. Peut-être. Le baron, retenu par son service près du connétable, et voulant d'ailleurs assurer ces deux pièces contre les chances de la guerre, a chargé Anselme Rigord, son intendant, de les porter au prieur des grands Augustins. Anselme Rigord va passer près d'ici. Il s'agit de l'attendre, de s'emparer des parchemins, dont il est dépositaire, et de le mettre surtout dans l'impossibilité de parler jamais de cette rencontre. (*Guy regarde Raoul fièrement.*) Tu comprends?

GUY, *bas.* Je crois comprendre...

RAOUL. Et tu acceptes?...

GUY. Je refuse.

RAOUL. C'est prudent. J'oubliais en effet qu'Anselme Rigord est un des plus rudes ferrailleurs, et que tous nos hommes d'épée le reconnaissent pour leur maître.

GUY. C'est pardieu vrai! et voilà qui me décide. J'avais un scrupule sur la loyauté de cette rencontre; mais d'aventurier à spadassin l'affaire peut s'arranger. Nous verrons si cet Anselme est à la hauteur de sa réputation; c'est un assassinat que vous me proposiez, chevalier; c'est un duel que j'accepte.

RAOUL. Transige avec ta conscience autant qu'il te plaira; mais n'oublie pas que chaque fois que nous donnons un ordre, nous voulons qu'il soit exécuté.

GUY. (*Mouvement. Vidant la bouteille.*) J'aperçois Perdita, je vous laisse. (*Il boit*). Cet intendant est un heureux coquin, il devrait finir par être pendu. Je vais lui fournir l'occasion de mourir en honnête homme.

Il sort.

SCÈNE III.

RAOUL, PERDITA, *enveloppée d'une mante.*

RAOUL, *allant à elle et lui prenant la main.* Enfin c'est toi, Perdita, je te remercie.

PERDITA. Doutiez-vous de mon exactitude?

RAOUL. Non, mais je t'attendais avec impatience. Ecoute, un homme va venir... un boucher appelé Aubry... Aubry, entends-tu bien? Il faut à tout prix gagner sa confiance, t'introduire chez lui... J'ai besoin de connaître ses actions, ses pensées les plus intimes; tu sauras plus tard dans quel but; mais si nous réussissons, Perdita, tu auras assuré mon avenir, ma vengeance!

PERDITA. Je n'ai pas oublié cette taverne de la Cité, où nous étions venus, vous, grand seigneur, pour risquer au jeu des poignées d'or; moi, pauvre fille, pour y gagner le pain du lendemain. Depuis ce jour, Raoul, séduite par vos brillantes promesses, je vous appartiens comme j'appartenais aux bohémiens qui ont élevé mon enfance.

RAOUL. Alors, à nous deux le plaisir et la richesse; à nous deux la première place parmi les heureux de la terre.

PERDITA. Ce que vous me demandez est mal sans doute; mais nous autres, filles de Bohême, sans religion, sans famille, sans honneur, nous n'avons pas le droit d'hésiter, et nous allons, les yeux fermés, où nous pousse le maître qui nous nourrit.

RAOUL. Perdita, chasse les noires pensées; quel que soit l'avenir, ma protection ne te manquera jamais...

PERDITA. Achevez, j'obéirai...

RAOUL. Ce lieu n'est pas propice pour un plus long entretien. Entre dans cette salle. Je t'y rejoins tout à l'heure.

Il conduit Perdita jusqu'à la porte qui est au premier plan à gauche et remonte la scène. Perdita sort en jetant un long regard sur Raoul.

Digitized by Google

SCÈNE IV.

RAOUL, *seul.*

Ah! mon cher oncle de Senneterre, vous voulez faire d'un seul coup de votre maîtresse une baronne, d'une fille illégitime une noble damoiselle, et de votre neveu un mendiant. C'est trop de besogne à la fois pour une barbe grise, et je veux, en bon parent, vous en épargner la moitié... On vient... quelqu'un des nôtres, sans doute... Il n'est pas encore temps de me montrer.

Il prend son manteau et rentre dans l'intérieur du cabaret.

SCÈNE V.

AUBRY, EUSTACHE.

AUBRY, *entrant vivement.* Personne...

EUSTACHE, *s'arrêtant sur la porte.* Là! je l'aurais parié... encore dans le cabaret de la Vache noire, où doit se réunir toute la séquelle des Goys et des Caboches. (*Descendant la scène.*) Qu'est-ce que je dis là, mon Dieu! j'oublie que nous vivons dans un temps où les murs ont des yeux et les buissons des oreilles.

AUBRY. Tu es fou. Tu sais bien que j'ai toujours été lié avec Goys, et si aujourd'hui nous différons d'avis sur un point, ce n'est pas une raison pour rompre une amitié de vingt ans.

EUSTACHE. Je ne dis pas; aussi, n'est-ce point de cela qu'il s'agit, mais de la conversation de tout à l'heure. Voyons, je suis premier garçon de ta boutique, c'est vrai, mais je suis aussi ton frère de lait, ton ami... Depuis bientôt trente ans, nous ne nous sommes pas quittés un seul moment... partageant la peine et le plaisir: toi, travaillant pour nous deux; moi, m'amusant pour ton compte et pour le mien.

AUBRY. Cher Eustache...

EUSTACHE. Laisse-moi finir. Je disais donc que, comme ton frère de lait et ton ami, je tiens à savoir pourquoi nous avons la rage de nous mêler des affaires des autres; surtout quand ces affaires sentent un je ne sais quoi.

AUBRY. Mais je ne viens ici que pour empêcher nos amis d'entrer dans la conspiration du duc de Bourgogne; grâce au ciel, il est temps encore de la faire avorter.

EUSTACHE. Crois-moi, frère, rentrons à Paris. Barricadons la boutique, et laissons les Caboche se tirer de là comme ils pourront.

AUBRY. Non, Eustache. Je ne puis, sans tenter un suprême effort, laisser la corporation des bouchers, cette grande famille, qui est la nôtre, s'engager dans une lutte impie... Si ma voix est impuissante à les arrêter... ils me trouveront au premier rang de leurs adversaires: fidèle au devoir que je me suis imposé, vivre en homme d'honneur ou mourir pour mon pays...

EUSTACHE. Vivre en homme d'honneur... et le plus longtemps possible... je t'accorde ce point. Mais mourir pour n'importe quoi... voilà qui n'entre pas dans ma manière de voir.

AUBRY. Assez, Eustache! et d'ailleurs, s'il faut te l'avouer, cette agitation, ce bruit, ces émotions continuelles, ces dangers deviennent un besoin de ma vie...

EUSTACHE. Qu'est-ce que tu me dis là?..

AUBRY. Oui, frère, et je m'en veux de t'en avoir fait un mystère; un événement qui aurait dû passer inaperçu dans mon existence, y a laissé des traces si profondes, qu'il m'a rendu insensible à ton dévouement, injuste envers ton amitié; et pourquoi?... parce que moi, Martial Aubry, l'insoucieux bourgeois, le joyeux compagnon de ta jeunesse, je suis un fou, un visionnaire qui rêve des choses impossibles. Pourquoi enfin? j'ai honte à te le dire, parce que... je suis amoureux!

EUSTACHE, *reculant.* Sainte Vierge, nous sommes amoureux...

AUBRY. Tu te souviens sans doute que, vers la fin de décembre dernier, des cris se firent entendre non loin de notre habitation.

EUSTACHE. Je m'en souviens comme d'hier. C'était le jour de la fête des fous: J'allais sortir avec les camarades, quand tu nous ordonnas de te suivre sous les charniers des Innocents.

AUBRY. Où nous avons trouvé une jeune fille qui se débattait contre cinq ou six hommes masqués.

EUSTACHE. De véritables truands... Tu t'élances sur celui qui paraissait leur chef, et d'un revers d'épée tu lui fais sauter le masque du visage.

AUBRY. L'inconnue pousse un cri à l'aspect de son ravisseur, qui, se voyant découvert...

EUSTACHE. Prend bravement la fuite, suivi de tous ses compagnons.

AUBRY. Il nous fut impossible de les atteindre. A mon retour sur le lieu du combat, la jeune fille avait disparu... Je ne trouvai que cette aumônière brodée d'or et portant pour armoiries... deux lévriers accroupis sous une couronne de baron... ou de comte.

EUSTACHE, *examinant l'aumônière.* C'est joliment travaillé... Moi, je ne trouve jamais que des pierres pour me casser le nez.

AUBRY. J'ai vainement cherché à quelle

Digitized by Google

famille pouvaient appartenir ces armes. Mais depuis ce jour une nouvelle existence a commencé pour moi... Je vois sans cesse cette jeune fille si belle au milieu de sa douleur, et me jetant un regard qui m'a pénétré l'âme et fait connaître un des ineffables bonheurs qu'on n'éprouve qu'une fois.

EUSTACHE. Il est évident, à la richesse de l'aumônière, et surtout aux armoiries, qu'elle n'appartient pas à une petite bourgeoise; ainsi, à quoi peut nous mener cet amour ?

AUBRY. Et le sais-je, Eustache? J'ai banni toutes réflexions, parce qu'elles me faisaient sentir la folie de mes espérances, et pour m'étourdir, je me suis lancé dans les hasards de la vie publique.

EUSTACHE. Silence! voici nos confrères.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, GOYS, CABOCHE, BOUCHERS.

EUSTACHE. Eh! bonjour, compagnons... ça va bien, et vous?

TOUS. Eustache!

GOYS. Aubry!

AUBRY. (*Il remonte la scène avec lui.*) Ne t'étonne pas de me trouver ici, mon cher Goys. J'étais sûr de t'y rencontrer, et je suis venu exprès pour te parler.

EUSTACHE. Comme nous allons faire danser les brocs du compère Galichet! Mais j'aperçois l'ami Caboche... Votre serviteur, maître Simon.

CABOCHE, *brusquement*. Bonjour.

EUSTACHE. Toujours aimable... toujours le même.

CABOCHE. Je tiens à mes habitudes.

EUSTACHE. Vous y tenez si bien, que votre nom est devenu proverbe. On dit dans le quartier : Têtu comme une mule ou comme Caboche.

GOYS, *à Aubry, en redescendant la scène.* Non, Aubry, c'est impossible, Tanneguy-Duchâtel nous a tous offensés dans la personne de notre syndic, qu'il tient encore en ce moment au Châtelet. Il a, de plus, froissé nos intérêts par la fermeture de l'abattoir du Louvre, et l'augmentation des impôts sous lesquels nous sommes écrasés.

AUBRY. Et vous croyez réparer ce mal en vous soulevant contre l'autorité royale?

GOYS. Le duc de Bourgogne a promis de nous rendre toutes nos franchises, de rétablir les anciens priviléges de notre corporation.

AUBRY. Priviléges, franchises... grands mots avec lesquels on excite les passions, et qui ne valent pas une goutte du sang précieux qu'ils font verser.

Perdita paraît au fond.

EUSTACHE, *la voyant*. Une bohémienne!

PERDITA, *sur le seuil, vêtue en bohémienne.* Vous plaît-il, mes maîtres, d'entendre une chanson nouvelle?

EUSTACHE. Ballade ou chanson... ça nous va... n'est-ce pas, compagnons?

TOUS. Oui, oui, une chanson.

GOYS, *à part, en s'éloignant.* Pendant ce temps, du moins, j'échappe aux obsessions d'Aubry.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, PERDITA, *descendant légèrement la scène, et posant sa sébile au milieu du cercle formé par les bouchers. Elle tient un tambour de basque à la main; quelques sous parisis tombent à terre et dans la sébile. Pendant la chanson qui suit, elle cherche à attirer l'attention d'Aubry; au troisième couplet elle se rapproche tout à fait de lui, qui ne voit pas sa pantomime, quoiqu'il écoute la chanson.*

PERDITA, *chantant.*

Toute petite enfant, sur le seuil d'une église,
Je fus abandonnée à toute les douleurs,
Quand des bohémiens passant par là m'ont prise,
Et près d'eux j'ai vécu dans la honte et les pleurs.

Changeant de ton.

Mais la bohémienne
Doit rire et chanter,
Qu'à cela ne tienne,
Pour vous contenter.

Reprise du refrain en dansant.

Mais j'ai vu dans ma vie errante et vagabonde,
Si souvent fuir l'orage et fleurir l'olivier,
Que j'espère parfois du bonheur dans ce monde,
Et que je crois en Dieu que je n'ose prier.
Mais la bohémienne, etc.

Et je l'attends ce jour où quelque âme sublime
Versera dans mon cœur de bienveillants avis,
Et me tendant la main sur le bord de l'abîme
Prendra pitié de moi dans la fange où je vis.

Mais la bohémienne, etc.

Honorables bourgeois, n'oubliez pas la chanteuse, s'il vous plaît.

EUSTACHE, *à Aubry.* Je vais payer pour nous deux.

Il jette une pièce de cuivre.

PERDITA, *allant à Aubry, la sébile à la main.* Et vous, messire, ne me donnez-vous rien ?

EUSTACHE. Ces gens-là sont insatiables. (*Perdita fait une petite moue à Eustache, Aubry lui donne une pièce de monnaie sans détourner la tête.*) Encore des folies.

Perdita observe attentivement Aubry, réfléchit un moment, puis jetant au loin son tambour de basque elle s'écrie:

PERDITA. Maintenant, messires, desirez-vous que je tire votre horoscope?

Digitized by Google

EUSTACHE. Vous savez dire la bonne aventure?

PERDITA. Bonne ou mauvaise, c'est selon. (*A Goys.*) Voulez-vous essayer, maître?

GOYS. Garde ta science pour d'autres, je n'y crois pas.

PERDITA. Et si je vous annonçais, sans savoir votre nom, que ce nom deviendra fameux dans l'histoire?

GOYS, *vivement*. Tu as lu cela dans l'avenir?

PERDITA. Et dans ton cœur qu'une noble ambition dévore, Jacques Goys.

CABOCHE. Au diable la sorcière!

PERDITA. Quant à toi, compère Simon, je te prédis que tu ne tarderas pas à être élevé plus haut que tes confrères.

CABOCHE. Trève à tes sornettes, cousine de Satan.

EUSTACHE, *à ceux qui l'entourent*. Si jamais celui-là est élevé plus haut que les autres... c'est qu'il sera pendu.

Raoul passe dans le groupe des bouchers en répétant à chacun d'eux : *Bourgeoisie et Bourgogne* ; tous disparaissent successivement.

SCÈNE VIII.

AUBRY, PERDITA, EUSTACHE.

EUSTACHE, *se retournant étonné*. Eh bien! toute la bande a disparu!

Il remonte la scène.

PERDITA. Et vous, messire Aubry, n'avez-vous rien dans l'avenir qui vous intéresse?

AUBRY. Merci, rien.

PERDITA, *pesant ses paroles*. Qui vous fait donc rêver ainsi?... Est-ce par hasard cette jeune inconnue que vous avez sauvée un soir près du marché des Innocents?

EUSTACHE. Que lui dit-elle?

AUBRY. Qui donc es-tu?

PERDITA. Rien, messire, qu'une pauvre fille à qui pèse la vie errante qu'elle mène, et que vous pouvez tirer de l'abîme où elle est tombée, en l'accueillant chez vous comme servante.

AUBRY. Mais enfin, comment sais-tu?...

Cliquetis d'épées au dehors, cris : *Au secours.*

PERDITA. Grand Dieu! ces cris...

AUBRY. C'est quelqu'un qu'on égorge.

EUSTACHE, *qui était au fond*. Arrête, frère! ce ne sont pas nos affaires; un mauvais coup est bientôt reçu et...

AUBRY, *se dégageant*. Je ne puis pas laisser assassiner un homme sans voler à son aide.

PERDITA, *s'élançant vers lui*. Par grâce...

AUBRY. Eustache, occupe-toi de cette jeune femme; qu'elle vienne demain chez moi, il faut absolument que je lui parle.

Il s'élance dehors.

PERDITA, *à Eustache*. Messire!

EUSTACHE. Eh bien, demain, ma belle enfant, chez Martial Aubry, maître boucher, dans la rue neuve qui mène du marché des Innocents à la rue Saint-Martin... Maintenant courons.

SCÈNE IX.

PERDITA, *près de la porte*.

Aussi brave que généreux!... Mais je n'entends plus le bruit des armes. L'un des combattants a pris la fuite, l'autre est tombé... Aubry se penche pour le secourir.

SCÈNE X.

PERDITA, RAOUL.

RAOUL, *paraissant à la porte du cabaret*. Eh bien, Perdita, ou en sommes-nous?

PERDITA. J'ai réussi; demain j'entre chez Aubry.

RAOUL. Bravo! les femmes n'ont pas dégénéré... Le génie de l'intrigue vit toujours en elles.

PERDITA. Le voici qui revient.

RAOUL. Comment!

PERDITA. Attiré tout à l'heure au dehors par un cliquetis d'épées, il est arrivé trop tard pour sauver un homme qui vient de succomber...

RAOUL. Guy de Bar a exécuté mes ordres...

SCÈNE XI.

RAOUL, PERDITA *au fond*, AUBRY. *Il tient des papiers d'une main, de l'autre une épée.*

AUBRY. Malédiction sur l'assassin! Que le sang du vieillard retombe sur sa tête?

RAOUL, *à part*. Un vieillard, dit-il!

Il s'élance dehors.

AUBRY. Mais quels peuvent être ces papiers que, de ses mains mourantes, l'infortuné a placé dans les miennes? (*Il les regarde près de la lanterne.*) Les mêmes armes que sur l'aumônière... Qui donc était-ce?

Il brise le cachet et parcourt les papiers.

RAOUL, *reparaissant pâle et défait*. Perdita, malheur sur moi!... C'était mon oncle.

Digitized by Google

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente la place de l'Ave-Maria; à droite, des maisons à pignons et fenêtres gothiques. A gauche, le couvent de l'Ave-Maria, une grille et une petite porte. Un banc de pierre sur lequel est assise, au lever du rideau, Perdita masquée et enveloppée dans sa cape. Au fond, le vieux Paris, où l'on distingue d'un côté l'hôtel des Tournelles et de l'autre la Bastille. Caboche, Tibert, Goys et les bouchers conjurés paraissent successivement et s'abordent avec précaution. Il fait nuit.

SCÈNE PREMIÈRE.

RAOUL, CABOCHE, GOYS, PERDITA, BOUCHERS.

RAOUL, *adossé près d'une maison du côté de Perdita, et regardant arriver les conjurés.* Caboche, Tibert, Saint-Yon, Jacques Goys... Tous fidèles au rendez-vous comme des chiens à la curée... C'est à merveille. (*Les abordant tour à tour.*) Salut à maître Goys, le plus riche et le plus brave des bouchers de la bonne ville de Paris.... Eh bien! mon vieux Caboche, avons-nous dignement fêté le roi du carnaval?... Sois le bienvenu, Tibert; j'aurai tout à l'heure de bonnes nouvelles à t'apprendre... Votre main, Saint-Yon, mon digne compère... Quand vous marierez-votre fille Blanche, monseigneur veut signer au contrat... Par saint Pierre, mes maîtres, c'est plaisir d'être entouré de pareils compagnons, et de voir la croix de Bourgogne briller sur des poitrines aussi vaillantes, aussi loyales.

GOYS. Oui, certes, messire d'Octonville, on doit compter sur nous; pouvons-nous en dire autant des autres?... Prêts à combattre et à mourir pour la cause que nous avons embrassée, il nous faut un chef, un drapeau. Est-ce enfin aujourd'hui que le duc Jean nous ralliera en plein soleil, autour de sa bannière?

CABOCHE. Maître Goys a raison, ventre de bœuf! c'est trop de lanternements.

RAOUL. Monseigneur, croyez-le bien, mon maître apprécie votre dévouement, et saura le récompenser.

CABOCHE. Alors, qu'il n'aille pas par quatre chemins; et au lieu de c'est ci, c'est ça, qu'il dise franchement : voilà ce que c'est... A la dernière émeute, j'étais à mon poste à la tête des miens, la crème des écorcheurs... J'avais promis d'abattre tout ce qui me tomberait sous la main... et, cornes du diable! ma hache a si bien besogné, qu'on aurait cru que la grande boucherie du Châtelet, dont les chiens d'Armagnac nous ont dépossédés, était encore à sa place, et que c'était jour de grande tuerie....

RAOUL, *lui posant la main sur l'épaule.* Nous savons cela, maître.

CABOCHE. Nous sommes prêts à recommencer la danse, mais seulement sur l'ordre exprès de Jean Sans-peur.

GOYS. De Jean Sans-peur, qui, s'il tarde davantage, fera mentir son nom.

RAOUL. Monseigneur comprend comme vous l'impatience des Parisiens; le moment est enfin venu de tirer l'épée et de courir sus aux Armagnacs. Arrivé seulement d'hier à l'hôtel Saint-Paul, le duc de Bourgogne donne ce soir à sa majesté Charles VI et à monseigneur le Dauphin une fête brillante; ils y arriveront par un chemin jonché de fleurs, et n'en sortiront qu'en foulant aux pieds les cadavres des Armagnacs et des Orléanais. (*Les conjurés se groupent autour de lui.*) Grâce à nos mesures, les garçons bouchers avancent, cette année, d'un jour la promenade du bœuf-gras. Cette solennité justifiera la présence du peuple dans certains quartiers, et empêchera Tanneguy-Duchâtel, l'ombrageux prévôt, de faire acte de son autorité. La cérémonie terminée, à quatre heures précises, que chacun de vous rassemble ses hommes et se tienne prêt à marcher. Toi, Caboche, à la conciergerie du palais; toi, Tibert, à l'hôtel d'Armagnac; et mille livres parisis à qui livrera le connétable mort ou vif... Toi, Saint-Yon, chez Nicolas Flamel, le savant alchimiste. Puisqu'il a le talent de faire de l'or, tu peux, sans inconvénient, fouiller à son escarcelle; mais que pas un cheveu ne tombe de sa tête; monseigneur a besoin de lui... A vous, Goys, le poste le plus honorable et le plus périlleux... la bastille Saint-Antoine... Si Pierre des Essarts fait résistance, nous l'enverrons gouverner le gibet de Montfaucon.

CABOCHE. Où je me charge de l'installer haut et court. (*Apercevant Perdita.*) Mais nous ne sommes pas seuls, compagnons. Il y a ici deux oreilles de trop.

GOYS. Que veux-tu dire?

CABOCHE, *tirant son couteau et s'avançant vers la bohémienne.* Que le prévôt de Paris est par trop curieux et que voilà la clef qui garde mes secrets.

Perdita se démasque et se lève.

GOYS, *retenant le bras de Caboche.* Ne vois-tu pas que c'est une femme?

PERDITA. Merci, maître Goys.

Digitized by Google

RAOUL *la reconnaissant.* Perdita... je réponds de cette jeune fille comme de moi-même, mes maîtres; elle est ainsi que nous dévouée à la maison de Bourgogne et lui a déjà rendu de signalés services... Mais le jour commence à poindre. Séparez-vous, mes fidèles, pour vous réunir à l'heure et au signal convenus; courage, discrétion, et que le ciel protége la bonne cause.

Tous sortent.

SCÈNE II.

RAOUL, PERDITA.

RAOUL. Pourquoi as-tu devancé l'heure de notre rendez-vous?

PERDITA. Est-ce à vous à vous plaindre de mon empressement, Raoul?

RAOUL. Il a failli te coûter cher... Aurais-tu enfin quelque chose à m'apprendre?

PERDITA. Non, mais vous pouvez avoir des ordres à me donner.

RAOUL. Ma plus cruelle préoccupation est, tu le sais, la perte de ces malheureux parchemins qui peuvent d'un instant à l'autre me ravir ma fortune et mon nom.

PERDITA. Je comprends votre inquiétude...

RAOUL. Depuis quinze jours que par mon ordre tu es, sous le nom de Perrine, entrée au service de Martial Aubry, tu n'as trouvé aucune occasion de lui dérober ces titres précieux?

PERDITA. Aucune, monseigneur. La nuit il les garde dans un coffre de fer dont la clef est sous son chevet, et le jour il les porte sur sa poitrine.

RAOUL. C'est de là que mon poignard ira les arracher.

PERDITA. Encore un meurtre, Raoul!

RAOUL. Ces maudits parchemins ont, par une fatale méprise, coûté la vie au frère de ma mère. Penses-tu que je recule devant la mort du manant qui a rendu inutile cette action hardie?...

PERDITA. Ne craignez-vous pas que le sang du vieillard ne crie vengeance un jour?

RAOUL. Je croyais me débarrasser du simple écuyer, Anselme Ricord... et puis mon oncle de Senneterre était le plus endiablé des Armagnacs. Ma conscience est donc parfaitement tranquille, et Jean de Bourgogne, dont l'étoile se lève à l'horizon, ne sera pas plus rigoureux qu'elle... Mais l'important, le pressé, le difficile, est de ravir à cet Aubry le dépôt qu'il a reçu du baron mourant.

PERDITA. C'est le but de tous vos efforts.

RAOUL. Le drôle ne prononce pas un mot qui ne me soit répété, ne fait pas un pas que je ne le sache, et malgré tout cela, il échappe à mes piéges, et traverse mes embuscades comme autant de toiles d'araignée... je ne sais, en vérité, quel démon le protége.

PERDITA, *à part.* Je le sais, moi.

RAOUL. Mais aujourd'hui, à moins qu'un nécroman ne lui ait vendu le secret de se rendre invisible et invulnérable... il recevra le châtiment que je lui réserve.

PERDITA, *avec anxiété.* Vous êtes sûr qu'il ne peut vous échapper?

RAOUL. Comme de ma haine et de ton dévouement. Le capitaine Guy de Bar, mon protégé, a obtenu du duc de Bourgogne l'ordre de l'arrêter; cet ordre sera exécuté au premier signal de la révolte, et une fois refermées sur cet audacieux manant, les portes de la Bastille ne s'ouvriront que pour livrer passage à son cercueil.

PERDITA. Juste ciel!...

RAOUL. Que signifie cet effroi!... Tu t'étonnes d'un événement que tu as dû prévoir, et qui va te rendre à la liberté en te faisant sortir d'une condition indigne de toi.

PERDITA. Pardonnez, mon seigneur, un premier mouvement que je n'ai pu maîtriser... Faibles femmes que nous sommes, la vue du sang nous fait frémir, même quand il est versé avec justice.

RAOUL. Je te croyais plus d'énergie. (*Le jour vient par degrés, sept heures sonnent à l'horloge du couvent.*) Deux mortelles heures s'écouleront encore avant le moment où je pourrai pénétrer dans ce monastère. Que le temps semble long à mon impatience!

PERDITA. Encore une blanche brebis que le loup va ravir au bercail... Un meurtre et un sacrilége le même jour... c'est bien employer son temps, monseigneur.

RAOUL. Tu te trompes, enfant. Je veux assister à la prise de voile d'une novice alliée à ma famille, et je ne quitterai le couvent que quand elle sera séparée du monde par des vœux éternels.

PERDITA. Que ne suis-je à sa place!

RAOUL. Caprice et folie... à elle le jeûne, la prière et les macérations du cloître; à toi, ma belle maîtresse, toutes les joies de la vie, ses illusions, ses enivrements et ses fêtes.

PERDITA, *à part.* Ses fêtes!...

RAOUL. Mais Guy de Bar tarde bien. Je cours stimuler son zèle à l'hôtel Saint-Paul, où le retiennent sans doute les nouvelles fonctions dont le duc de Bourgogne vient de l'investir.

Il sort.

SCÈNE III.

PERDITA. (*Elle suit un moment Raoul des yeux, puis descend rapiment la scène.*)

Ma mère, donnez-moi la force d'aller jusqu'au terme de ma route douloureuse. Don-

Digitized by Google

nez-moi l'abnégation et la persévérance pour accomplir le serment que je vous ai fait à votre lit de mort. Et toi! infâme et aveugle, qui ne comprends pas quel lien fatal nous unit, tu sauras plus tard que, pour être implacable, mon ressentiment n'avait pas besoin d'être stimulé par tes projets homicides contre le noble Aubry... Entrée chez lui seulement pour le protéger, ma pitié s'est changée en amour, et mon amour s'est accru de ta haine... Mais je serai là pour détourner le danger de sa tête adorée, dussé-je me jeter au-devant du poignard et recevoir les coups qui lui sont destinés... Oui, je sens que je serai heureuse, bien heureuse de mourir pour lui... et penser que toujours il ignorera les services que lui rend dans l'ombre sa fidèle servante! Je descendrai peut-être dans la tombe sans qu'il donne un regret à ma mémoire... Que de fois, depuis que j'habite sa demeure, j'ai été sur le point de me précipiter à ses genoux pour lui avouer, en pleurant, mon repentir et mon amour... Ton amour! est-ce bien à toi, fille perdue, de souiller, en le prononçant, ce mot divin? Loin de mon cœur tout enivrant espoir!... La jeune fille sur le front de laquelle Aubry mettra une couronne de fiancée doit être pure comme les anges... Souffrir en silence et dévorer mes larmes, tel fut mon passé, tel sera mon avenir... Deux hommes se dirigent de ce côté... c'est lui et son fidèle Eustache. (*Elle remet son masque.*) Toujours condamnée à masquer mon visage comme à déguiser mes sentiments!

Elle se retire au fond. Le jour est tout à fait venu.

SCÈNE IV.

AUBRY, EUSTACHE, PERDITA, *au fond.*

EUSTACHE. Heureusement que j'ai l'oreille fine et le sommeil léger; sans cela, tu m'échappais encore. Qui donc te mets si matin la puce à l'oreille?

AUBRY. Sais-tu, Eustache, que cette obsession me fatigue, et qu'à la fin tu me contraindras à oublier que je suis ton frère pour me souvenir que je suis ton maître?

EUSTACHE. Ordonnez-moi d'abattre un bœuf, de le mettre en pièces, d'en porter les quartiers sur mes épaules aux coins les plus éloignés de Paris: dussé-je mourir à la peine, maître, j'obéirai; mais dans ces temps de trouble et de discorde où chaque borne cache un assassin, chaque fenêtre une arquebuse, m'empêcher de te suivre partout pour te faire un rempart de mon corps, frère, je t'en défie.

AUBRY. Reste donc, mais sois muet.

EUSTACHE. Sourd, si tu veux, mais pas aveugle. (*Perdita s'approche.*) Car... (*La regardant venir.*) Je devine... une aventure commencée le mardi-gras qui se termine le mercredi des Cendres; c'était bien la peine de faire tant de mystère!

AUBRY. Je ne sais ce que tu veux dire.

EUSTACHE. Prends-y garde, frère, il y a des masques qui couvrent des figures atroces et des cagoules sous lesquelles on trouve des cœurs perfides et des dagues bien affilées.

AUBRY. Tu es fou.

EUSTACHE. Ne t'impatiente pas... je suis discret, je m'éloigne. (*A part.*) Heureusement j'ai des yeux et des oreilles; je ne les mettrai pas dans ma poche.

Il examine Perdita en se retirant au fond de la scène.

PERDITA. Vous êtes Martial Aubry, maître boucher de la halle des Innocents?

AUBRY. Tu as dit vrai, beau masque. En quoi puis-je te servir?

PERDITA. La sœur de votre mère qui est maintenant devant Dieu, habite aux portes d'Orléans, et ne vous a pas embrassé depuis les dernières fêtes de la Saint-Martin.

AUBRY. J'ai hâte d'aller visiter cette digne parente.

PERDITA. Ne perdez donc pas de temps, messire; dame Berthe est sérieusement malade. Le mire qui lui donne des soins craint pour sa vie et elle ne mourrait pas tranquille si vous n'étiez à son chevet pour recevoir sa bénédiction et lui fermer les yeux.

AUBRY. Qui donc es-tu, toi qui connais si bien les affaires de ma famille et mes plus chères affections?

PERDITA. Je ne puis vous dire mon nom, Martial. Cependant je vous suis dévouée comme une sœur.

AUBRY. Je te sais gré de tant de sollicitude, mais un devoir impérieux me retient à Paris.

PERDITA. Ignorez-vous que la révolte gronde dans les faubourgs et pénétrera bientôt au cœur de la cité?

AUBRY. Dans les temps de révolution tout citoyen devient soldat, et chaque soldat doit mourir à son poste.

PERDITA. Vous possédez des parchemins qui ont attiré bien des dangers sur votre tête.

AUBRY. Je donnerais ma vie pour connaître la personne à qui je dois les remettre.

PERDITA. Vos ennemis sont puissants, implacables, et votre poitrine est désignée d'avance au fer des assassins.

AUBRY. Un lâche seul recule devant le danger. Un homme de cœur l'attend sous la garde de Dieu et de son épée.

PERDITA. Puisse cette obstination ne pas vous être fatale... Au moins, je vous en supplie, ménagez-vous un appui dans l'avenir en avertissant du péril qui le menace Nicolas Flamel, que sa science et ses richesses ren-

Digitized by Google

dront tout-puissant près du vainqueur, que ce soit Bourgogne ou d'Armagnac.

AUBRY. Nicolas Flamel, dis-tu?

PERDITA. Lui-même. Cette nuit une bande d'écorcheurs, guidée par Saint-Yon, doit envahir et piller sa demeure.

AUBRY. Chacune de tes paroles augmente ma surprise, et pour savoir qui tu es...

EUSTACHE. Rien n'est plus facile, et je vais...

AUBRY. Arrête, frère! Le masque d'une femme doit être sacré pour un homme de cœur!

PERDITA. Merci, Martial, merci; tu auras bientôt de mes nouvelles. (*A Eustache.*) Et toi, veille bien sur ton frère.

EUSTACHE. La recommandation est inutile.

SCÈNE V.

AUBRY, EUSTACHE.

AUBRY, *à part*. Cette étrangère a un accent de vérité qui émeut et pénètre. Quel intérêt peut-elle prendre à ma destinée? Si c'était...

EUSTACHE. Que marmottes-tu donc là? Il y a des instants où je crois vraiment que ta raison déménage.

AUBRY. Tu dis vrai, mon pauvre Eustache; parfois ma tête s'égare et mes pensées se perdent dans les cieux... Je te sais gré de m'avoir ramené sur la terre... Cette femme inconnue, qui paraît fort avant dans les secrets des Bourguignons, affirme qu'un danger pressant menace Nicolas Flamel, mon ami, mon maître... celui qui a dissipé pour moi les ténèbres de l'ignorance... Sa demeure n'est pas éloignée... J'y vole en toute hâte, et je reviens sur cette place, où, si j'en crois un avis secret, Raoul d'Octonville doit réunir aujourd'hui les bouchers révoltés.

EUSTACHE. Tu ferais mieux, je me tue à te le répéter, de t'enfermer chez nous, derrière de solides verrous, de bonnes barres de fer...

AUBRY. Eustache, écoute ceci une fois pour toutes... L'enfant du peuple dont l'âme s'est épurée par l'amour, agrandie par l'étude, a d'impérieux devoirs à remplir... s'il rentre sa barque au port au moment de l'orage, il y a chez lui infamie et lâcheté... et tu ne voudrais pas que ton frère fût un infâme et un lache?

Il sort.

EUSTACHE. Oh! non... pars... pars donc.

SCÈNE VI.

EUSTACHE, *seul*.

Essayez de parler raison à ces gens-là... Je crois, Dieu me damne, que si le feu était à sa maison, il la laisserait brûler pour aller éteindre chez le voisin un paquet d'allumettes. — Mais puisque me voici près du couvent de l'Ave-Maria, j'ai grande envie d'aller tailler une bavette avec la tourière, ma vénérable tante. Je ne l'ai pas vue depuis un grand mois, et elle me tient toujours en réserve une friande provision de confitures et de cancans.

Il sonne à la petite porte du couvent, qui s'ouvre et se referme sur lui.

SCÈNE VII.

GUY DE BAR, RAOUL.

GUY DE BAR. Vous le voyez, chevalier, je n'ai pas perdu de temps. Vous trouviez que c'était déroger que de solliciter vous-même l'arrestation d'un vilain, et j'ai usé de tout mon crédit sur monseigneur pour lui faire signer l'ordre que voici.

RAOUL. Donnez-le-moi donc, capitaine, que je le voie, que je le touche, que je le presse de mes lèvres reconnaissantes, ce bien-aimé parchemin qui va me débarrasser de mon plus mortel ennemi, de l'odieux manant qui peuple mes jours d'inquiétudes et mes nuits de fantômes.

GUY DE BAR. Je souhaite qu'à l'avenir vous dormiez en repos; mais vous vous souvenez de nos conditions....

RAOUL. Je vous ai juré que, moi délivré d'Aubry, ma cousine serait de gré ou de force votre femme, et qu'elle vous apporterait en dot le château de Senneterre, avec cinquante mille livres parisis. Ce que j'ai dit sera, capitaine; mais pourquoi me faire répéter cette promesse? Douteriez-vous de ma sincérité?

GUY DE BAR. J'ai besoin de me faire dire les choses deux fois, depuis le jour où j'ai accepté un duel contre Anselme Rigord, et où vous avez fait tomber sous mes coups le baron de Senneterre lui-même.

RAOUL. Encore ce doute?...

GUY DE BAR. N'en parlons plus, chevalier. Toutefois songez bien que d'ami dévoué je deviendrais ennemi implacable si vous étiez parjure. Pour terminer plus vite et plus sûrement cette importante affaire, je me charge d'arrêter moi-même Aubry et de le conduire à la Bastille; mais il y eut assez de sang répandu pour ces parchemins, et je prétends qu'il soit libre après le mouvement.

RAOUL, *à part*. Une fois le drôle en mon pouvoir et Bathilde bien cloîtrée.... nous verrons bien. (*Haut.*) Soit! Hâtez-vous donc. De mon côté, je vais joindre Caboche et ses compagnons. Dans le cas où le peuple prendrait la défense d'Aubry, le signal que vous savez, et tous les nôtres seront là pour vous prêter mainforte.

Digitized by Google

SCÈNE VIII.

GUY DE BAR, *seul.*

Intrigant subalterne! ambitieux vulgaire! qui me crois l'instrument de ses projets, tandis qu'il n'est que le marche-pied de ma fortune! Ignore-t-il donc que l'assassinat du duc d'Orléans, qui fait sa force près de Jean Sans-peur, doit tôt ou tard causer sa perte? Ce secret a été le premier degré de mon élévation; que maintenant Bathilde de Senneterre devienne ma femme, et nous verrons qui de nous deux sera le chef de la famille! Hier, rien.... aujourd'hui capitaine des gardes de Jean Sans-peur.... demain, demain peut-être prévôt de Paris!!!

SCÈNE IX.

GUY DE BAR, EUSTACHE, *sortant du couvent et s'essuyant les yeux.*

EUSTACHE. Non, ma tante, vous avez beau dire, c'est une abomination... Pauvre amour de jeune fille, si accorte, si fraîche, si jolie, autant que j'ai pu en juger à travers la grille, et claquemurée pour toujours!... Oh! je me suis senti une grosse larme dans l'œil à l'aspect de son désespoir.

GUY, *s'approchant.* A qui donc en a ce manant?

EUSTACHE. J'aimerais mieux couper le sifflet à mille bœufs en bas âge que trancher... comme une vieille simpiternelle va le faire tout à l'heure... les belles tresses blondes qui tombent si gentiment sur ses épaules.

GUY. Le drôle est sentimental.

EUSTACHE. Dire que ce beau brin de fille, qui figurerait si bien derrière le comptoir d'un brave boucher, n'aura désormais pour compagnie que des faces aussi refrognées que celle de ma vénérable tante : c'est navrant.

GUY. Je m'intéresse à son chagrin.

EUSTACHE. Comme le disait à son dernier sermon le révérend Boniface : *Vanitas vanitates et omnia vanitas.* Fortune, beauté, naissance, tout ça, c'est des bêtises! S'appeler à l'heure qu'il est baronne de Senneterre....

GUY, *s'approchant.* Que dit-il?

EUSTACHE. Dame suzeraine de je ne sais combien de châtellenies, et n'être dans dix minutes que la sœur Baptistine de la miséricorde!

GUY, *tirant son épée.* Tu es fou, vassal, ou tu mens.

EUSTACHE. Eh bien! qu'est-ce donc qui lui prend à celui-là?

GUY. Ta poitrine va faire connaissance avec la pointe de cette lame, si tu ne me prouves pas à l'instant la vérité de ce que je viens d'entendre.

EUSTACHE. Si nous étions en rase campagne, vous avec ce clou pointu, et moi avec mon bon coutean d'étalier, je vous ferais chanter une autre antienne; mais vous avez l'avantage des armes, et je tiens à ma peau, attendu que je n'ai que celle-là.

GUY, *avec ironie.* C'est heureux!

EUSTACHE. Rengainez donc votre colichemarde, et écoutez-moi... Il est bien vrai, trop vrai, que madame Bathilde de Senneterre, fille de feu le baron de Senneterre, est forcée de prendre le voile par un mécréant de cousin qui dote richement le monastère. C'est aussi positif que je me nomme Eustache le Doux, et que je suis premier garçon de Martial Aubry.

GUY. Martial Aubry, dis-tu?

EUSTACHE. Mon frère de lait que voici tout à propos.

SCÈNE X.

AUBRY, GUY DE BAR, EUSTACHE.

GUY. A propos, tu l'as dit! Oui, par saint Nicolas de Lorraine, fort à propos pour ma vengeance et la sienne.

EUSTACHE. Celui-là me paraît aussi un peu toqué.

GUY. Vous êtes bien maître Aubry?

AUBRY. Je suis, messire, celui que vous nommez.

GUY. Lisez donc ceci.

EUSTACHE. Quel diable de grimoire lui donne-t-il là?

On entend le son de l'orgue et l'on voit les religieuses défiler derrière la grille.

AUBRY. Vous m'expliquerez, peut-être...

GUY. Lisez, lisez, vous dis-je!

AUBRY, *lisant.* « De par madame Isabeau » de Bavière, reine de France, et monsei- » gneur Jean, duc de Bourgogne, il est or- » donné à messire Guy de Bar, capitaine de » nos gardes, de s'emparer de Martial Aubry » le Boucher, et de le conduire mort ou vif » dans les prisons de la Bastille. »

EUSTACHE, *à part.* Eh bien! en voilà d'une autre à présent!

AUBRY, *portant la main à son épée.* Je suis le boucher Aubry.

GUY, *déchirant le parchemin.* Et moi le capitaine Guy de Bar... Votre main, camarade... je vous sauve la liberté, la vie.

EUSTACHE, *à part.* A la bonne heure, il m'avait donné une venette!...

GUY. Mais service pour service! Damoiselle de Senneterre, ma fiancée...

AUBRY. Damoiselle de Senneterre!

GUY. Doit être dans un moment traînée à l'autel et forcée de prononcer des vœux sacrilèges.

Digitized by Google

AUBRY. Il se pourrait.

GUY. Par le salut de ton âme, au nom de ta mère, de la vie que tu me dois, fais ce que je vais te dire... Pénètre dans ce couvent... enlève la novice, fût-elle aux pieds du prêtre... Mène-la en lieu sûr... et ma fortune, mon sang, ma vie, tout est à toi.

Bruit de cloches et chant des nonnes.

AUBRY. Je la sauverai, capitaine!

GUY. Merci, maître, merci... (*Lui serrant la main.*) Mais, voici la cérémonie qui commence; il n'y a pas un instant à perdre! Je cours au-devant de Raoul pour l'empêcher d'arriver.

EUSTACHE. Belzébuth en personne se mêle de nos affaires.

AUBRY, *à Eustache.* Eh bien! Il ne se gêne pas.

GUY. Vous, Aubry, au couvent, moi aux Bourguignons, et vengeance pour tous deux.

AUBRY. Pour tous deux justice.

Guy de Bar sort par le fond. Eustache carillonne à la porte du couvent, qui s'ouvre pour laisser passer Aubry.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente une chambre chez Aubry, simplement décorée, ameublement gothique. Une fenêtre à gauche. Porte d'entrée au fond. Porte de communication à droite. Un fauteuil, des siéges, un prie-Dieu, un crucifix appendu à la muraille, un sablier sur un meuble.

SCÈNE PREMIÈRE.

PERDITA, *seule, quittant la fenêtre.*

Aubry tarde bien à rentrer.... Chaque bruit que j'entends venir du dehors éveille en moi l'espérance et la crainte. Est-il donc vrai qu'une affection nouvelle nous domine à ce point qu'elle change le caractère et qu'on voudrait rompre avec son passé... si le passé de certaines existences pouvait s'oublier jamais?... Noble Aubry!... comme il s'élance généreusement au-devant de toutes les infortunes et de tous les dangers!... Fasse le ciel que son dévouement ne lui soit pas fatal!... (*Consultant le sablier.*) Midi!... s'il allait ne pas rentrer!... comment lui ferais-je parvenir un avis qui le prévienne de la trahison de Raoul?... Cette fois, je ne me trompe pas... Quelqu'un entre. (*S'élançant vers la porte.*) Eustache!

SCÈNE II.

PERDITA, EUSTACHE.

EUSTACHE. Et vite, vite, Perrine! la chambre de feu maman Aubry pour une jeune nonne que Martial amène.

PERDITA, *à elle-même.* Une femme dans cette maison!

EUSTACHE. Une femme! dites donc un ange... une fée... quelque chose d'adorable... Une femme! ah! allons donc!

PERDITA, *rêveuse.* Une femme, jeune et jolie... qu'il aime peut-être.

EUSTACHE, *continuant.* Vous en aurez bien soin, n'est-ce pas, vous qui êtes la crême des servantes?

PERDITA, *à part.* Servante... moi... servante d'une rivale!

Elle reste plongée dans ses réflexions.

EUSTACHE, *à lui-même.* Eustache, mon garçon, vous êtes un niais de n'avoir pas choisi votre brebis dans le bercail... Mais placé en sentinelle près de la porte, vous n'aviez sous la main que votre respectable tante, vierge sexagénaire et d'un formidable embonpoint.... Le crime aurait été trop lourd.

PERDITA, *la main sur son cœur.* Jalousie! jalousie! encore un tourment que je ne connaissais pas!

EUSTACHE. Que faites-vous donc là, Perrine? la chambre ne sera pas prête.

PERDITA. J'y vais! j'y vais tout de suite.

EUSTACHE. Je vois ce que c'est... Vous voudriez savoir de quoi il retourne... je vous le conterai, curieuse, mais plus tard.

PERDITA, *en sortant.* Si mes soupçons se confirment, il y aura un malheur dans cette maison.

SCÈNE III.

EUSTACHE, *seul.*

Cette pauvre Perrinette, la voilà joliment intriguée!... Oh! les femmes!... Il y a deux choses au monde que je ne comprends pas... les femmes et les sermons du père Boniface. En attendant, nous voilà embarqués dans une diabolique affaire... Une novice qui se réfugie dans la maison de deux jolis garçons comme Aubry... et moi. Ah! Dieu!... que demain toutes les commères du quartier vont avoir l'oreille au guet et la langue alerte!... Demoiselle Jeanne d'abord, dont les trente-cinq ans sont sonnés, et qui voudrait bien que pareille aventure lui advînt... La drapière d'à côté, qui fera sa petite moue. Dame Camuset, qui nous transperce de ses œillades éternelles. Et puis, chacune de s'écrier : Messire Aubry,

Digitized by Google

par ici ; mon petit Eustache. par là. On ne sait plus à laquelle entendre. Mais patience, mes commères, patience ; brune ou blonde, chacune aura son tour, et vous serez toutes contentes.

SCÈNE IV.

EUSTACHE, AUBRY, BATHILDE, GUY DE BAR.

AUBRY, *portant Bathilde évanouie*. Mon Dieu ! prenez pitié d'elle ! .

GUY. Enfin, nous sommes dans la place... mille remerciements, camarades... Les drôles jouaient serré, et l'affaire menaçait de devenir sérieuse ; heureusement que le capitaine Guy de Bar sait tenir une épée...

AUBRY. Encore sans mouvement.

GUY. Et puis le cortége du bœuf gras nous a été d'un grand secours au coin de la rue de la Verrerie.

AUBRY. Elle reprend ses sens !

BATHILDE. Où suis-je, mon Dieu ?

Elle écarte son voile.

AUBRY. Chez des défenseurs, noble dame, chez des amis.

BATHILDE, *jetant un cri en le reconnaissant*. Ah !

GUY. Calmez-vous, madame. Vous êtes ici en sûreté, je vous en donne ma foi de gentilhomme.

BATHILDE. Comment vous exprimer ma reconnaissance... ô mes généreux libérateurs !... Qui donc a pû vous inspirer tant de pitié pour une orpheline abandonnée de tous ? pour celle qui n'a plus de bonheur à espérer sur cette terre ?

GUY. Tout homme qui porte une épée à son ceinturon, et sous son pourpoint un cœur loyal, doit assistance à la beauté malheureuse ; mais j'avais pour veiller sur vous une raison que vous saurez plus tard. Mon devoir m'appelle en ce moment auprès du duc de Bourgogne ; je réclamerai pour vous sa haute protection. En attendant mon retour, restez chez ce vaillant bourgeois, à l'honneur duquel je vous confie. (*S'inclinant devant Bathilde.*) Mon dévouement à vos pieds, damoiselle. (*A Aubry.*) Votre main dans la mienne, compagnon. Bathilde de Senneterre et Martial Aubry... voilà deux noms que n'oubliera de longtemps le capitaine Guy de Bar.

Il sort.

BATHILDE, *à part*. Martial Aubry !

EUSTACHE. Qu'il aille chez Jean de Bourgogne ou chez Jean le diable, ça le regarde. Moi, je descends à la boutique, car il ne faut pas que tout ce grabuge empêche les pratiques d'avoir leur pot-au-feu.

Il sort.

SCÈNE V.

BATHILDE, AUBRY.

AUBRY. Qu'elle est belle !

BATHILDE. Que je vous remercie encore, messire, vous qui m'avez sauvée deux fois.

AUBRY. Qui vous a dit ?...

BATHILDE. Oh ! je vous ai reconnu. Arrachée de l'hôtel de mon père par mon cousin Raoul, je ne dus la liberté, la vie peut-être, qu'à votre courageuse assistance.

AUBRY, *avec chaleur*. Que n'ai-je pu ce jour-là... venger votre injure dans le sang du coupable !

BATHILDE. Vaincue par la violence, j'allais aujourd'hui prononcer des vœux éternels, quand vous êtes venu me délivrer au pied de l'autel. Laissez-moi donc vous remercier et vous bénir.

AUBRY. Une autre fois encore, damoiselle, j'ai été mêlé à votre vie dans une circonstance plus fatale.

BATHILDE. Que voulez-vous dire ?

AUBRY. Blessé à mort dans un lâche guet-apens, le baron de Senneterre allait expirer sans témoins et sans espoir de vengeance, si le ciel ne m'avait envoyé à temps pour recevoir sa volonté dernière.

BATHILDE. Vous avez vu mon père à ce moment suprême. Ses lèvres mourantes ont-elles prononcé mon nom ? a-t-il eu une pensée, un souvenir pour sa pauvre Bathilde ?

AUBRY. Le noble vieillard, rassemblant ses forces à mon aspect, tira de sa poitrine un parchemin revêtu du sceau royal. « Prenez, » dit-il, au nom du ciel ; ce sont les titres qui » légitiment la naissance et assurent l'avenir » de ma fille bien-aimée. Qui que vous soyez, » promettez à un mourant d'accomplir sa » volonté. Jurez-moi, par le sang du Christ, » de remettre à Bathilde cet acte, sans lequel » la riche héritière ne serait qu'une men- » diante... » Et comme je me penchais pour ne pas perdre une syllabe de cette importante révélation, il tressaillit convulsivement, et son âme s'exhala dans un dernier soupir.

BATHILDE. A moi, un rang, une fortune !... avec quelle joie, j'y renoncerais pour recevoir encore une caresse, une bénédiction de mon père.

AUBRY. Pour vous remettre ce précieux dépôt, je vous ai longtemps cherché, mais en vain, et si le hasard ne m'eût fait vous rencontrer aujourd'hui...

BATHILDE. Le chevalier Raoul d'Ortonville, devenu le chef de la famille, voulut me forcer à accepter sa main, j'ai refusé. C'est alors qu'il m'a mise dans la douloureuse alternative de prendre le voile de fiancée ou celui de religieuse.

Digitized by Google

AUBRY. Le lâche!

BATHILDE. Ce que je vais vous dire est mal peut-être, mais c'est l'expression de ma pensée intime. Dieu, qui a placé dans mon cœur des sentiments religieux, n'y a pas mis cet amour de la retraite qui seul rend supportable les autérités du cloître. A moi qui déjà me sentais mal à l'aise derrière la grille qui me séparait du monde, on m'a donné pour demeure une cellule où la lumière n'arrivait pas.

AUBRY. A vous, Bathilde, un pareil traitement!

BATHILDE. Si vous saviez quelles lugubres pensées éveille dans l'âme cet affreux isolement! Environné d'une éternelle nuit, compter les instants qui passent par les battements du cœur! Il n'y a qu'un refuge possible contre la terreur qui vous saisit; c'est la foi et l'espérance en Dieu!

AUBRY. Des jours plus heureux, damoiselle, vont commencer pour vous. Cette chambre qu'habitait ma mère est désormais la vôtre, et vous pouvez commander dans cette modeste demeure, comme vous devriez le faire dans le riche hôtel de Senneterre.

BATHILDE. Mais qui donc êtes-vous, vous qui n'avez que des paroles d'espérance et de consolation?

AUBRY. Le capitaine Guy de Bar vous a dit mon nom... Lorsque, sous un patronage plus digne et plus heureux, vous rentrerez dans ce monde auquel vous appartenez, vous rougirez peut-être d'avoir dû un asile à mon dévouement.

BATHILDE. Vous me jugez mal; votre langage n'est pas celui d'un homme dont on doive rougir, et quel que soit mon destin...

AUBRY. Non, Bathilde, un monde entier nous sépare : malheur à l'enfant du peuple qui par un travail opiniâtre adoucit ses manières et polit son langage! Des désirs au-dessus de ses forces s'éveillent dans son âme, et lui font entrevoir une félicité placée trop haut pour qu'il puisse l'atteindre. Si par hasard son cœur, jusque-là vierge d'affection, s'ouvre à l'amour, il divinise la femme qu'il aime, il la fait si grande et si sainte, qu'il craint que son regard ne ternisse son angélique pureté, et si la fatalité le place seul vis-à-vis de cette femme, dans un lieu sacré pour lui, dans des circonstances solennelles comme celle-ci, loin de lui demander un peu de son amour, il lui dira en comprimant les battements de son cœur: Rompez le premier lien qui m'attache à vous, et reprenez cette aumônière qui fait le tourment de ma vie.

BATHILDE, *troublée*. Que dites-vous, messire?

AUBRY. Pardon et pitié! mais demain peut-être tout sera fini entre nous... Oui, malgré la distance qui nous sépare, je vous aime, Bathilde, non pas de cet amour vulgaire qui espère être partagé; je vous aime, voyez-vous, comme le rêve de ma vie... comme une sainte... comme l'étoile qui me guide dans ma route obscure, et qu'il ne m'est permis d'adorer qu'à genoux.

BATHILDE. Je ne sais ce que j'éprouve... l'étonnement, l'émotion.... Relevez-vous, messire, relevez-vous.

AUBRY. Merci de votre pitié.

BATHILDE, *la main sur son cœur*. De la pitié!...

PERDITA, *qui paraît*. Je ne m'étais pas trompée.

SCÈNE VI.

BATHILDE, AUBRY, PERDITA.

AUBRY. Ecoute, Perrine... redouble aujourd'hui de vigilance et de zèle en entourant cette jeune dame de soins et de prévenances. Que ses moindres désirs soient exécutés!... Elle est accoutumée au luxe, à la richesse... Adoucis pour elle nos habitudes bourgeoises, consulte son goût, ses préférences. Je veux qu'à compter de ce moment ce soit elle qui commande ici.

BATHILDE. Messaire...

AUBRY. Je vous laisse, madame... Vous devez avoir besoin de repos; je vais faire bonne garde, et votre sommeil ne sera pas troublé...

PERDITA. Maître...

AUBRY. Tu m'as compris, Perrine; tu connais les mille fantaisies qui plaisent aux jeunes femmes. Prodigue l'argent; fais de son appartement un palais, un paradis... Car cette jeune fille, vois-tu, c'est ma vie... plus que ma vie... c'est mon bonheur.

Il sort.

SCÈNE VII.

BATHILDE, PERDITA.

PERDITA, *à part*. Il l'aime! et c'est pour elle que je l'ai préservé du poignard de Raoul... Malheur! malheur!

BATHILDE, *montrant le prie-Dieu*. M'est-il permis de rendre grâce à celui qui m'a sauvée?

PERDITA. Vous avez entendu le maître, damoiselle; mon devoir est de vous obéir. Tant de sérénité... tant de calme...

BATHILDE, *à genoux*. (*Musique à l'orchestre.*) Seigneur Dieu, qui êtes mort sur la croix, qui êtes grand, qui êtes bon, je

Digitized by Google

vous implore pour les justes qui sont exilés sur cette terre et pour les méchants qui blasphèment votre saint nom; je vous implore pour l'enfant qui arrive et pour le vieillard qui s'en va; je vous implore pour les orphelins comme pour les mères qui perdent leurs enfants.

PERDITA. Quel souvenir!... mon cœur bat à briser ma poitrine.

BATHILDE. Et vous, vous écouterez ma voix, Seigneur, car la prière monte au pied de votre trône avec le même parfum qu'elle s'échappe de la demeure du pauvre ou du palais du riche...

Aux premiers mots de cette prière, la contenance de Perdita a trahi une vive émotion. Elle a écouté religieusement jusqu'au bout; alors elle s'écrie éperdue.

PERDITA. Mais ce n'est pas possible... c'est un rêve. Jeune fille, qui t'a appris cette prière?

BATHILDE. Ma mère, quand j'étais toute petite et qu'elle me caressait sur ses genoux.

PERDITA, *émue de plus en plus.* Et ta mère... tu la connais?

BATHILDE. Ne me parlez pas de ma mère, elle a disparu un jour sans me dire où elle allait, et je ne l'ai plus revue.

PERDITA. Depuis... quinze ans?

BATHILDE. Oui... mais d'où savez-vous?

PERDITA. Et tu portes un bracelet pareil à celui-ci, fait avec les cheveux de ta mère?

Elle découvre son bras.

BATHILDE, *montrant le sien.* En effet, d'où vient?...

PERDITA. C'est cela!... ma sœur!... ma sœur!...

BATHILDE. Que dites-vous?

PERDITA. Ah! dans mes bras... dans mes bras, car tu es véritablement ma sœur bien-aimée.

BATHILDE, *avec force.* Ma sœur!

Nouvel embrassement.

PERDITA. Je n'aurais pas osé à croire à cette félicité. (*La regardant.*) Oui, tu es bien la fille de la Napolitaine Juana Strozzi et de l'infortuné baron de Senneterre.

BATHILDE. Mais notre mère?

PERDITA. Devant Dieu, près de mourir, voici les paroles qu'elle a prononcées, sa main jointe à la mienne, au-dessus d'un crucifix: « Sur l'âme et le salut de ta sœur » perdue à jamais pour toi, et par le crime » des Octonville, je te lègue en mourant la » haine que j'ai vouée à cette famille, qui » nous a faites ce que nous sommes, et je » meurs avec la consolation de penser que » tu poursuivras mon œuvre de vengeance. » La dernière volonté de ma mère a été sacrée pour moi. Misère, opprobre, humiliation, j'ai tout bravé pour rendre à nos ennemis coup pour coup, larmes pour larmes, malheur pour malheur.

BATHILDE. Ma sœur, Dieu a dit: Pardonnez aux méchants qui vous veulent du mal.

PERDITA. Pardonner à ceux qui m'ont fait une condition telle que tout homme qui passe a le droit de soulever mon voile, et qui m'ont jetée si bas que j'ose à peine te regarder!

BATHILDE. Ceux qui sont les derniers en ce monde seront les premiers au royaume céleste.

PERDITA. Tu as souffert aussi, pauvre ange, Raoul continuant sur la jeune fille la persécution qui menaça le berceau de l'enfant.

BATHILDE. Oui, sœur, j'ai souffert; mais Dieu nous a donné la prière pour supporter la douleur.

PERDITA. Tu as souffert, toi si bonne, si pieuse, si belle! tu as souffert dans l'hôtel de Senneterre, comme moi dans les bois qui ont abrité mon enfance; tu as souffert sous ces habits consacrés à Dieu, comme moi sous mes haillons de bohémienne; ils n'ont pas eu pitié de ta faiblesse ni de ta résignation. Mais tu seras vengée, ma sœur, ou ce serait à douter de la justice divine.

BATHILDE. Sœur, Dieu a dit: Laissez au pécheur le temps de se repentir et de rentrer dans la bonne voie.

PERDITA. Ne mêle pas le nom de Dieu à tout de ceci, de peur de blasphémer.

BATHILDE. Il est juste et clément, et il voit le fond des cœurs.

PERDITA. S'il est clément, il me pardonnera; s'il est juste, il approuvera mon dessein. Un secret terrible et connu de moi seule met Raoul en mon pouvoir et sauvera Aubry des dangers qui le menacent.

BATHILDE, *émue.* Des dangers... pour Aubry... tu m'épouvantes, ma sœur.

PERDITA. Rassure-toi; maître Aubry n'a rien à craindre de ce côté. (*A part.*) Malheureuse! elle l'aime aussi!

On entend un bruit de voix et d'armes qui vient du dehors.

BATHILDE. Quel est ce bruit?

RAOUL, *du dehors.* J'entrerai, te dis-je.

BATHILDE. C'est la voix de mon cousin.

PERDITA, *écoutant.* Il n'est pas seul.

BATHILDE, *tremblante.* Que faire? que devenir?

PERDITA, *qui a réfléchi un moment.* Par ici, ma sœur; que Dieu nous protége!

Elles entrent dans la chambre destinée à Bathilde; au même moment la porte du fond s'ouvre, et laisse voir Aubry barrant le passage à Raoul, qui est accompagné de deux de ses amis.

SCENE VIII.

AUBRY, RAOUL, DEUX GENTILSHOMMES.

AUBRY, *l'épée à la main, se plaçant comme*

Digitized by Google

pour protéger la chambre de Bathilde. De quel droit vous introduisez-vous violemment et à main armée dans la demeure d'un bourgeois paisible?

RAOUL. Sache que tu as affaire à des gentilshommes, et ne le prends pas sur un ton si haut, mon maître.

AUBRY. Des gentilshommes...

RAOUL. Et des plus nobles, je m'en flatte, aussi vrai que voilà Claude de Châtelux et Charles de Lens, (*se montrant*) et Raoul d'Octonville.

AUBRY. Les nobles maisons dont vous parlez sont-elles dégénérées à ce point qu'elles ne vivent plus qu'en vous?

RAOUL. Nous ne sommes pas venus pour t'entendre prêcher... Nous cherchons une novice que tu as enlevée de son couvent. Livre-nous la fugitive et va à tous les diables.

AUBRY. Voici la seconde fois que nous nous trouvons face à face, messire d'Octonville. Avez-vous oublié la première?

RAOUL, *portant la main à son épée.* Prends garde, Aubry; ma patience est plus courte que mon épée..

AUBRY. Cessez donc d'en tourmenter inutilement la garde, et sortez de cette maison. Quelle que soit la personne qui en ait franchi le seuil, je suis son hôte, et ma protection la couvre comme un bouclier.

On entend le tocsin.

RAOUL. Il nous brave pour la dernière fois, messeigneurs, car j'entends le signal qui nous appelle au combat. Dans quelques heures nous serons maîtres de Paris.

AUBRY. Voilà donc les hommes qui soulèvent le peuple au nom de la patrie! Pendant qu'au dehors gronde l'émeute, quand le fer et l'incendie vont porter la désolation dans la grande ville, celui qui se dit noble commet une action infâme. Après la victoire peut-être il ira, le front levé, la démarche fière, réclamer le prix de son dévouement. Est-il donc vrai qu'il y ait des faveurs pour récompenser tant de bassesse et de félonie?

Les deux chevaliers font un mouvement.

RAOUL. Arrêtez! le temps est trop précieux pour le perdre à châtier cet homme. Celle que nous cherchons est sans doute cachée près d'ici. (*Montrant la chambre.*) Arrière, vassal! et mérite notre pitié par ton obéissance.

AUBRY. Mais tu ne vois donc pas que mes mains se crispent de colère?... tu ne comprends pas que déjà je t'aurais fait jeter honteusement à la porte de ce logis sans la crainte d'alarmer ta noble parente?

RAOUL. Cette femme ma parente!... Allons donc, c'est un grossier mensonge, et je n'ai amené ces deux gentilshommes que pour leur montrer comment la donzelle trahit son origine roturière en choisissant pour festoyer le carnaval le taudis d'un boucher.

AUBRY. Taisez-vous, de par le ciel, chevalier, taisez-vous.

RAOUL. Ne t'émerveilles-tu pas, Châtelux, de l'impudence de cet...

AUBRY. Qu'un mot de plus sorte de ta bouche, et je force ton épée à sortir du fourreau.

RAOUL. Avec des drôles de ton espèce, un homme de mon rang ne se sert de l'épée que pour leur en flageller le visage.

Il s'avance pour exécuter sa menace. D'un geste rapide Aubry lui saisit le poignet et le fait ployer jusqu'à terre.

AUBRY. Tu viens de dire que j'étais boucher, Raoul, prends garde de m'en faire souvenir.

RAOUL. Sa main étreint mon bras comme si elle était de fer... à l'aide de Lens! à moi, Châtelux!

Les deux gentilshommes tirent leurs épées et font un mouvement pour secourir Raoul.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, EUSTACHE, *avec une hache à la main.*

EUSTACHE. A bas les aiguilles à tricoter, ou je taille des côtelettes...

Les deux chevaliers baissent la pointe leurs épées.

AUBRY. Relevez-vous et sortez.

RAOUL, *aux Chevaliers, en se relevant exaspéré.* C'en est trop, et dussé-je briser mon épée quand son sang l'aura ternie, il faut que je le tue... (*A Aubry.*) En garde, boucher! Défends-toi comme un homme ou meurs comme un chien!

EUSTACHE. Ça va mal se passer tout à l'heure.

AUBRY. Chevalier, l'enfant du peuple a aussi sa fierté d'homme d'honneur; il veut pour adversaire un homme d'honneur, et ce n'est pas sous votre cotte de mailles qu'il ira le chercher.

EUSTACHE. Bien dit, frère! Maintenant, vous autres, détalez sans cérémonie; et ne nous donnez pas, en vous faisant tirer une oreille, l'envie de vous en couper deux.

RAOUL, *comprimant sa colère.* Oui, sortons, messeigneurs, sortons de ce repaire pour nous rendre au poste où le devoir nous appelle et où Jean Sans-peur nous attend. Tu triomphes, Aubry, tu es fier d'avoir abreuvé d'outrages un gentilhomme, de l'avoir fait fléchir sous la force brutale de ton bras roturier... Mais ta joie sera courte, mon maître; que je sois maudit en cette vie et damné dans l'autre si, avant la fin du jour, je n'ai pas fait de ta maison une ruine, et de ton corps un cadavre!

Ils sortent.

Digitized by Google

SCÈNE X.

BATHILDE, PERDITA, AUBRY, EUSTACHE.

EUSTACHE, *avant de sortir.* Ils criaient comme des aigles, et les voilà qui filent comme des poules mouillées... Je vais, prudemment, toutefois, donner un tour de clef sur leurs talons.

BATHILDE. J'ai tout entendu et je tremble pour vous, messire... Souffrez, de grâce, que je quitte une maison où j'ai apporté le malheur qui me suit.

AUBRY. Rassurez-vous, madame; la foudre a déjà, sans l'atteindre, passé bien des fois sur ma tête.

PERDITA. N'as-tu plus foi dans la Providence? Elle ne nous abandonnera pas, ma sœur.

AUBRY. Eh quoi? Bathilde serait...

PERDITA. Ma sœur... par le sang comme par le malheur.

AUBRY. Nous serons donc deux pour veiller sur elle.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, EUSTACHE.

EUSTACHE. Oh! pour le coup, ça va chauffer dur... et tout à l'heure il vaudra mieux être dans son lit que sur le pavé du roi.

BATHILDE. Qu'est-ce donc?

EUSTACHE. Au moment où le coquin de Raoul franchissait le pas de notre porte, il s'est trouvé nez à nez avec Caboche et ses compagnons, qui criaient à tue-tête en agitant leurs torches et leur poignards : « Vive Bourgogne! et mort au dauphin! »

PERDITA. Les misérables!

AUBRY. Égorger un enfant!... Éterniser la guerre civile par un régicide!... Non, non! De pareils forfaits ne s'accompliront pas tant qu'une goutte de sang coulera dans mes veines, tant que mon bras pourra lever une épée... Cours, frère! répandre l'alarme... rassemble nos amis, et marchant à leur tête... que dis-je? M'éloigner... abandonner ces lieux qui tout à l'heure peut-être seront envahis par des assassins... mais c'est impossible... Que devenir? A quoi me résoudre? (*A part.*) Si je sors, Bathilde est perdue... Si je reste, le dauphin meurt.

Son de cloche.

EUSTACHE. Voilà la cloche d'alarme de la grosse tour du Louvre.

AUBRY. C'est le cri de détresse de la patrie qui m'appelle à son aide... Eustache, mon ami, mon frère, je laisse à ta garde plus que ma vie. Veille sur Bathilde comme une mère veille sur son enfant, et défends-la comme la lionne défend ses lionceaux.

BATHILDE, *joignant les mains.* Au nom du ciel, ne vous éloignez pas, messire.

AUBRY. Pas un mot, Bathilde, pas un mot! Je serais sans force contre vos larmes.

PERDITA. Prions Dieu pour lui, ma sœur.

AUBRY. Priez Dieu pour la France.

Aubry sort précipitamment. Jeu de scène d'Eustache, qui fait un pas pour le suivre, et qui, arrêté par un geste énergique, retourne aux deux femmes agenouillées.

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente la salle d'entrée de la prévôté. Portes et galeries latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

DAME MERLUCHOT, EUSTACHE, PEUPLE. *Deux hallebardiers aux couleurs de la ville se promènent au fond. Les groupes paraissent s'interroger avec anxiété. Eustache, qui entre avec précipitation, jette sur les groupes des regards inquiets.*

DAME MERLUCHOT. Eustache, vous qui venez du dehors, dites-nous donc des nouvelles. (*Très-vite.*) A-t-on pris le connétable? Ou est le dauphin? Que devient le roi? et la reine, et Jean Sans-peur, et les prisonniers de la Bastille, et Capeluche, et Caboche, et les Bourguignons? que fait-on? que dit-on? où en est-on... Mais parlez donc!

EUSTACHE. Et que me font à moi tous ces gens-là? qu'ils se battent, se harpillent, se déchirent! peu m'importe!... je n'ai qu'une crainte, qu'une inquiétude, qu'une pensée, et c'est pour Martial Aubry, mon bon, mon pauvre frère... Qui de vous, compagnons, peut me dire où il est... seulement m'indiquer sa trace?... Celui-là, par saint Pierre, le patron des bouchers, n'entendît-il jamais un denier parisis tinter dans son escarcelle, est sûr, tant que je vivrai, que jamais le gigot ne manquera à sa broche, ni l'aloyau à sa marmite.

PREMIER HOMME DU PEUPLE. La onzième heure sonnait à Saint-Germain l'Auxerrois, et les garçons bouchers, Simon, Caboche en tête, demandaient qu'on leur livrât monseigneur le dauphin, quand j'ai aperçu Aubry au pied de la grosse tour du Louvre.

Digitized by Google

EUSTACHE. Je cours en toute hâte...

DEUXIÈME HOMME DU PEUPLE. A une heure après minuit, à la lueur des torches que portaient les écorcheurs guidés par le chevalier d'Octonville, j'ai distingué maître Aubry près de la porte Saint-Antoine. Il haranguait les révoltés pour empêcher le massacre des prisonniers renfermés à la Bastille.

EUSTACHE. Où aller? où courir... Au Louvre... à la Bastille... au Châtelet... Ah! j'en deviendrai fou... Pourvu qu'il ne soit pas arrivé malheur dans cette nuit maudite, où, sans savoir pourquoi ni pour qui, ces damnés Parisiens se mordent et s'étranglent comme des chiens enragés!

SCÈNE II.

LES MÊMES, AUBRY.

TOUS. Maître Aubry!... maître Aubry!...

EUSTACHE, *l'embrassant.* Oui, c'est lui... c'est bien lui... Tu n'es pas blessé, frère?

AUBRY. Une égratignure reçue de la rapière d'un Bourguignon dans la bagarre près du Louvre.

EUSTACHE. Si j'avais été là, mon coutelas aurait fait une rude entaille à la peau du mécréant.

AUBRY. L'aumônière de la noble Bathilde a amorti le coup et a peut-être conservé une existence que je jure de lui consacrer toute entière... Mais qu'est devenu cet ange confié à ta garde?... Hâte-toi de me conduire vers elle.

EUSTACHE, *embarrassé.* Alarmé de ton brusque départ, je n'ai pas été maître de moi, et sans savoir comment cela s'est fait, malgré tous mes efforts pour rester au logis, je me suis trouvé tout à coup dans la rue, courant çà et là comme un cerf aux abois, et criant plus haut qu'un aveugle qui a perdu son bâton.

AUBRY. Malheureux!... mais tu ne sais donc pas qu'en abandonnant Bathilde tu m'as donné le droit de ne plus croire à ton dévouement?... tu ne sais donc pas que ma vie, pour laquelle tu tremblais, ne m'est précieuse que si je puis lui en faire le sacrifice? que je donnerais, pour lui épargner un chagrin, ma fortune dans ce monde et mon salut dans l'autre?

EUSTACHE. Bats-moi, Aubry, souffllette-moi, roue-moi de coups, mais au nom de ma mère, qui t'a nourri de son lait, ne me parle pas ainsi... Tout n'est pas encore perdu; notre servante Perrine aura sans doute veillé sur elle.

AUBRY. J'arrive de la halle; notre maison est abandonnée, tous les meubles sont brisés, toutes les portes ouvertes... J'ai vainement appelé Perrine et Bathilde, aucune voix n'a répondu à mes cris désespérés.

EUSTACHE. Si la jeune dame est retombée dans les griffes de ce Belzébuth de Raoul, il l'aura sans doute conduite au couvent de l'Ave-Maria, et nous saurons ce qu'il en est par ma tante, la tourière.

AUBRY. Puisses-tu dire vrai, et j'oublierai tout... Viens, frère, viens, courons la sauver ou mourir pour elle.

SCÈNE III.

DAME MERLUCHOT, GENS DU PEUPLE.

DAME MERLUCHOT. Ces gens-là sont tellement occupés de leurs affaires, qu'il n'y a pas moyen de placer un mot, ni de leur adresser une pauvre petite question... J'aurais cependant bien voulu savoir si maître Merluchot, mon estimable et valeureux époux, n'a pas reçu dans la bagarre quelque horion bien conditionné. Cela lui apprendrait à quitter sa femme et sa rôtisserie pour aller courir la pretentaine.

PREMIER HOMME DU PEUPLE. Rassurez-vous, ma commère, le papa Merluchot est le plus pacifique habitant de la rue aux Oies, et le moins belliqueux des rôtisseurs; le brave homme n'a jamais perforé que des dindons et versé d'autre sang que celui de ses canards; pendant qu'on se battait, je l'ai vu à la taverne de l'Ane savant, derrière un pâté de jambon et une pinte de Suresne qu'il festoyait en amateur.

DAME MERLUCHOT. Et il viendra tantôt faire le fanfaron et m'étourdir de ses prouesses... Qu'il s'en avise, et je lui frotterai rudement les oreilles.

SCENE IV.

UN SERGENT D'ARMES, GUY DE BAR *portant le costume de prévôt, la longue robe violette, la chaîne d'or et la toque, etc.*

LE SERGENT D'ARMES. Place à mon seigneur le prévôt de Paris.

DEUXIÈME HOMME DU PEUPLE. Tiens!... ce n'est plus Tannegny-Duchâtel...

DAME MERLUCHOT. Nous allons donc enfin apprendre des nouvelles!

GUY DE BAR. Approchez, sergent d'armes. Le boucher Simon Caboche, qui a, pendant les troubles de cette nuit, est à cette heure enfermé au Châtelet... qu'un prêtre descende dans son cachot... dix minutes pour se préparer à la mort, ensuite Capeluche et le gibet de Montfaucon.

Digitized by Google

PREMIER HOMME DU PEUPLE. Notre nouveau prévôt paraît un gaillard expéditif.

SCÈNE V.

GUY DE BAR, GENS DU PEUPLE.

GUY DE BAR. Quant à vous, bonnes gens, rentrez dans vos demeures et reprenez vos travaux. La paix solennellement jurée entre le duc Jean et le roi, notre sire, est à cette heure criée à son de trompe dans tous les quartiers de la ville ; le chevalier du guet et ses archers rétablissent partout l'ordre et la sécurité. Une sépulture sera donnée aux morts, des secours aux blessés, qu'ils aient combattu sous la bannière d'Armagnac ou la croix rouge de Bourgogne... Des processions pour sanctifier le retour de la concorde vont sortir de toutes les églises ; joignez-vous à elles, et abjurant à tout jamais les haines aveugles qui ont trop longtemps ensanglanté le pavé de Paris, allez prier Dieu pour la France et le roi.

Le peuple se retire en silence.

SCENE VI.

GUY DE BAR, *seul*.

Me voilà donc arrivé au but de mon ambition et de mes espérances. Mais par quels chemins!... Arrière les souvenirs du passé ! Je dois et je veux marcher d'un pas ferme vers l'avenir glorieux qui m'attend. Qui viendra demander compte à Guy le prévôt de Paris des erreurs de Guy le pauvre capitaine ?..... Il y a peut-être quelques taches sur la lame de mon épée, mais elle est dès ce moment le glaive de la justice, et je la purifierai dans le sang des coupables. Sauvée par moi, cette nuit, au moment où elle allait retomber entre les mains de Raoul, Bathilde ma protégée, a accepté l'hôtel, de la prévôté pour demeure. Puisse-t-elle, séduite par l'éclat qui m'environne, me permettre d'enter ma jeune noblesse sur la vieille généalogie des Senneterre, et ma fortune sera placée si haut qu'aucune puissance humaine ne pourra la renverser... Mais la voici qui s'avance... je me sens trembler pour la première fois.

SCÈNE VII.

PERDITA, BATHILDE, GUY DE BAR.

PERDITA. Souffrez, messire, que je me oigne à mademoiselle de Senneterre pour vous rendre grâces du généreux appui que vous avez accordé à notre infortune.

BATHILDE. Oui, messire, j'avais hâte d'être en votre présence pour vous exprimer ma profonde gratitude, car sans vous je serais à cette heure séparée du monde par la grille d'un cloître ou la pierre d'une tombe.

GUY DE BAR. Ce que j'ai fait, madame, le premier cavalier passant par là l'aurait fait comme moi ; mais un jour viendra, et ce jour n'est pas loin peut-être, où je pourrai, par des services réels, acquérir des droits plus sérieux à votre bienveillance.

BATHILDE. Vous le pouvez dès aujourd'hui, messire, en vengeant la mort de mon père cruellement assassiné, et en récompensant Martial Aubry de son dévouement !

GUY DE BAR. Votre père sera vengé, Bathilde ; quant à Aubry, la reconnaissance des princes lui réserve une protection plus puissante que la mienne.

BATHILDE, Que voulez-vous dire ?

GUY DE BAR. Simon Caboche et ses compagnons, ivres de vin et de carnage, se ruaient sur Tanneguy-Duchâtel, qui faisait à monseigneur le dauphin un bouclier de sa poitrine ensanglantée ; le noble vieillard allait succomber sous le nombre, quand, à la tête d'une poignée de braves, un homme s'est élancé...

PERDITA. C'était Aubry n'est-ce pas?

GUY DE BAR. Lui-même : écartant les uns à coup d'épée, désarmant les autres par sa parole si puissante sur le populaire, il a protégé la retraite du prince, jusqu'à l'hôtel Saint-Paul, où il est en sûreté.

PERDITA. Et son libérateur?...

BATHILDE. Tombé martyr peut-être ?

GUY DE BAR. Espérons le contraire ; mais, quel que soit son destin, vous ne manquerez plus d'appui, madame. Instruit par moi de vos infortunes, le duc Jean vous adopte pour pupille. Il a promis de vous rendre prompte justice, et s'est réservé le soin de vous choisir un époux.

BATHILDE. Son altesse prend trop de souci d'une orpheline dont la seule ambition est de vivre ignorée dans la retraite qui a protégé son berceau.

GUY DE BAR. Permettez que, pour obéir à mon suzerain, je vous conduise jusqu'au palais de Bourgogne, où son altesse vous attend.

BATHILDE. Tu ne nous suis pas, ma sœur ?

PERDITA. Un devoir à remplir nous sépare pour quelques heures.

BATHILDE, *bas*. Au nom de notre mère, Perdita, sache quel est son sort.

GUY DE BAR. Venez.

Digitized by Google

SCÈNE VIII.

PERDITA, *seule, les regardant partir.*

Comme elle l'aime!... c'est étrange... Mon devoir est de chérir, de protéger Bathilde, je suis sa sœur, presque sa mère... et toutes les fois qu'elle prononce le nom d'Aubry, mon cœur tressaille d'un sentiment qui ressemble à de la haine... Moi, vivre près d'eux, être à chaque instant du jour témoin de leur félicité... non, non, c'est impossible... je mourrais ou je deviendrais folle... Mais faudra-t-il donc les quitter pour jamais avant d'avoir accompli ma mission de vengeance, avant d'avoir vu Raoul expirer dans les tourments, avant de lui avoir jeté à la face le masque qui a si longtemps brûlé mon visage?... Je ne me trompe pas!... c'est lui! oui, c'est bien lui qui se dirige vers cette salle... Ah! si le ciel m'abandonne, l'enfer au moins exauce un de mes vœux.

SCÈNE IX.

PERDITA, RAOUL *entrant effaré.*

RAOUL. On me fuit... on m'évite... je ne rencontre sur mon passage que des figures glaciales et des fronts soucieux... Je n'entends bruire à mon oreille que des malédictions et des menaces... que s'est-il donc passé?... qui donc est vainqueur?... (*Apercevant Perdita.*) Ah! voilà une véritable amie; quelle que soit ma destinée, celle-là au moins lui restera fidèle!

PERDITA. Enfin!...

RAOUL. Jamais, chère Perdita, je n'ai eu autant besoin de ton adresse et de tes conseils. Dans quelle retraite as-tu conduit Bathilde? quelles nouvelles d'Aubry? Hâte-toi de me répondre, je suis sur des charbons ardents.

PERDITA. Mademoiselle de Senneterre est en ce moment au palais de Bourgogne; Jean Sans-peur va lui rendre les titres et les biens de sa famille. Martial Aubry, plein de vie et comblé d'honneurs, recevra aujourd'hui même la récompense de ses nobles actions.

RAOUL. Nous ne sommes plus en temps de carnaval... trêve, je te prie à ces plaisanteries, et parle sérieusement, je te l'ordonne.

PERDITA. Je vais donc t'obéir, Raoul, t'obéir une fois encore, car chacune de mes paroles entrera dans ton cœur comme la lame d'un poignard.

RAOUL. Cette fille est folle.

PERDITA. C'est toi qui étais insensé, chevalier d'Octonville, toi qui étais aveugle, de n'avoir pas deviné la haine et le dégoût que la moindre de tes paroles soulevait dans mon âme... Connais-moi donc enfin tout entière...

RAOUL. Que va-t-elle dire?

PERDITA. Je suis la fille aînée de Juana Strozzi, honteusement chassée du château de Senneterre au moment où le baron allait légitimer la naissance de Bathilde et m'adopter pour sa fille; tu n'avais que vingt ans alors, Raoul, et déjà faussaire et calomniateur, tu inventas l'intrigue infernale qui devait livrer une sainte femme à l'opprobre et deux pauvres enfants à la misère... Trop faible pour nous suivre, Bathilde fut recueillie par son père, à qui Dieu fasse paix! Son repentir et sa mort n'ont que trop expié une fatale erreur.

RAOUL. Et que me font ces histoires de femmes, de vieillards, d'enfants? j'ai bien le temps, vrai Dieu! d'écouter ces vieilles légendes!

PERDITA, *se plaçant devant lui.* Tu ne sortiras pas. J'ai acheté ce moment par trop de souffrances pour le laisser échapper. (*Raoul fait un geste.*) Un pas de plus, et je te plonge ce stylet dans le cœur.... (*Raoul demeure.*) Il reste, le lâche... Ma mère était Napolitaine, Raoul, c'est te dire que si elle survécut à sa honte, c'était pour se venger. Elle me légua, en mourant, sa haine contre ta famille... Et veux-tu savoir comment j'ai accompli des serments jurés sur un cercueil?... Rappelle-toi l'incendie du château de tes pères, allumé par des bohémiens; j'étais bohémienne, et je vengeais ma mère... Rappelle-toi la prédiction faite à la comtesse d'Octonville, prédiction qui empoisonna et abrégea ses jours, car elle avait appris que son fils unique, régicide et sacrilége, mourrait par la main du bourreau; j'étais nécromancienne alors, et je vengeais ma mère... Souviens-toi encore de l'agonie de ton père, et du parchemin qu'il reçut, contenant une malédiction d'outre-tombe. Ce parchemin était signé Juana Strozzi. Ce jour-là, j'étais fille de l'Italienne, et je vengeais ma mère.

RAOUL. Malédiction!

PERDITA. Tu restes seul de ta famille, Raoul... mais si tu vis encore, si mon poignard n'a pas mille fois percé ton sein, c'est qu'il me fallait ton opprobre en même temps que ta vie. C'est que je voulais qu'avant de trancher ta tête, le bourreau brisât ton écusson et tes éperons de chevalier... Maintenant je ne te retiens plus, cours à l'échafaud qui t'attend, assassin du duc d'Orléans, assassin du baron de Senneterre.

RAOUL. Plus bas, plus bas, je t'en supplie, et s'il est une expiation possible...

PERDITA. Pour te couvrir de honte à la

Digitized by Google

face de tous, je voudrais pouvoir donner à ma voix accusatrice l'éclat de la trompette de l'ange exterminateur.

SCÈNE X.

LES MÊMES, EUSTACHE, GENS DU PEUPLE *poursuivant* GOYS, *que semble défendre* AUBRY, *qui a l'épée à la main.*

AUBRY. Arrière tous!

GOYS. Merci, Martial, mille fois merci; si tu ne m'avais arraché des mains de ces furieux, ma femme serait veuve et mes enfants orphelins.

EUSTACHE. Le fait est, maître Goys, que si nous étions arrivés une seconde plus tard, vous passiez un vilain quart d'heure.

PERDITA, *à part.* Le voilà comme je l'ai souvent rêvé... fier... hardi... dominant la foule... Heureuse, trop heureuse Bathilde!

RAOUL, *à part.* Encore cet Aubry! qui donc a l'avantage, de Bourgogne ou d'Armagnac? Écoutons.

Il se tient à l'écart.

AUBRY, *au peuple.* Eh quoi... poursuivre un homme désarmé jusque dans cet hôtel?... depuis quand la prévôté de Paris n'est-elle plus un lieu d'asile? est-ce depuis que quelques misérables ont amené l'étranger sur le sol de la patrie, et renié sans pudeur l'antique loyauté de leurs pères? est-ce depuis que les Français se déchirent sans pitié et se jettent les uns les autres au vautour de Bourgogne ou au léopard d'Angleterre? (*Le peuple fait un mouvement, quelques-uns baissent la tête.*) Enfants dégénérés de ces vaillants hommes qui ont porté si haut la gloire de la France, rougissez de vos égarements, détestez vos fureurs, et remettez au fourreau vos épées parricides. (*Quelques-uns remettent leurs épées dans le fourreau.*) Toi, qui portes si fièrement la croix rouge de Bourgogne, sais-tu que j'ai vu assassiner ton jeune frère aux côtés du comte d'Armagnac?... Toi, jeune homme, ton aïeul est mort en brave à la bataille de Bruges, et le sabre qu'il t'a légué sans tache est teint de sang français... Toi, vieillard, tu conspirais contre le dauphin, et ton fils Micaël est archer dans la garde du roi. Chacun de vous compte parmi ses adversaires des amis et des proches. Vos mères, vos sœurs, vos épouses, sont en proie, à cette heure, aux angoisses de l'incertitude et du désespoir. Quelle que soit l'issue de cette lutte sacrilége, elles gardent leurs larmes pour les victimes, et leurs malédictions pour les vainqueurs.

RAOUL, *s'avançant.* Ne vous laissez pas séduire par les paroles de cet homme; il est l'instrument, le complice du connétable.

Mouvement.

AUBRY, *avec mépris.* Raoul! et quels sont les hommes qui marchent à votre tête?.. un Claude de Châtelux, grand seigneur débauché, qui voit dans la guerre civile le seul moyen de refaire sa fortune délabrée... un Charles de Lens, d'une famille où la félonie est héréditaire... un Jean de Troyes, qui s'est enfui de la Champagne sous la double accusation d'empoisonnement et d'infanticide... un Raoul d'Octonville enfin.

RAOUL. Qu'a de commun avec toi un loyal gentilhomme, manant? Prenez garde, mes amis, cet astucieux bourgeois ne cherche à priver vos mains de l'épée que pour leur donner des chaînes, et vos têtes du casque que pour les livrer au bourreau.

EUSTACHE, *levant son coutelas.* Tu mens par la gorge, et je vais t'apprendre...

AUBRY. Arrête, Eustache; ce misérable est indigne de mourir de ta main. Regarde, frère; les cris impuissants de sa rage ne trouvent plus parmi ce peuple de sympathie ni d'écho.

EUSTACHE. Tu as raison, le loup est pris au piége, et notre nouveau prévôt, le capitaine Guy de Bar, a seul le droit de lui arracher les dents.

PERDITA. Justement le voici!

RAOUL. Guy de Bar au pouvoir!... Guy de Bar prévôt de Paris... et j'avais la faiblesse de craindre... Loin de moi ces folles terreurs! à moi l'avenir, à moi la vengeance! (*A Perdita et à Aubry.*) Vous avez sifflé trop tôt, vipères; je vais vous écraser.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, GUY DE BAR, BATHILDE, CHEVALIERS BOURGUIGNONS, ARCHERS, PEUPLE.

GUY DE BAR. Raoul!

RAOUL. Avant de féliciter sur son élévation le capitaine Guy de Bar, mon ami, je réclamerai un acte de haute justice que ne peut refuser à un gentilhomme le prévôt de Paris. Ordonnez, messire, à vos archers de s'emparer de cet insolent boucher et de cette fille de Bohême, qui osent me braver jusque dans votre palais. — Maintenant, Guy, ta main dans la mienne.

GUY DE BAR. Sergent d'armes, saisissez cet homme et conduisez-le à la Bastille. Il est accusé de haute trahison.

RAOUL. Révoque cet ordre, Guy, révoque-le à l'instant même, ou j'en appelle à Jean-Sans-peur; tu sais qu'il connaît ma fidélité, lui.

GUY DE BAR. Le duc de Bourgogne, dont

Digitized by Google

ce traître souille le nom auguste en le prononçant, désavoue hautement toute participation à la mort de Louis d'Orléans, et il abandonne à l'exécration publique et à la rigueur des lois le chevalier Raoul d'Octonville, seul auteur de ce crime. *Au sergent d'armes*: Faites votre devoir.

RAOUL. Je suis perdu!

On l'entraîne.

PERDITA, *au moment où on l'entraîne.* Reconnais la main qui t'a frappé.

Mouvement de Raoul.

EUSTACHE. Si celui-là est pendu, comme c'est probable, il ne l'aura pas volé.

SCÈNE XII.

TOUS LES PERSONNAGES *excepté* RAOUL.

GUY DE BAR. Maintenant il me reste à remplir un devoir plus important et plus doux. (*A Bathilde, qui était restée près de la porte et qui s'avance.*) Avancez, baronne de Senneterre. Voulant éteindre par des alliances les haines qui ont si longtemps divisé les familles nobles, le duc de Bourgogne, en sa double qualité de tuteur et de suzerain, exige, pardonnez-moi la rigueur de ce mot, que vous choisissiez aujourd'hui, à l'instant même, un époux parmi les chevaliers qui ont fait triompher sa bannière.

AUBRY, *à part.* Ne l'ai-je donc sauvée que pour la voir dans les bras d'un autre?

PERDITA, *à part.* Pauvre Bathilde! et moi qui enviais son bonheur!

GUY DE BAR. Avertis par son altesse de la précieuse récompense offerte à leurs services, les plus nobles feudataires du duché de Bourgogne et de la comté de Flandre sont en ce moment réunis à vos côtés; ils attendent avec impatience l'arrêt qui, pour un heureux, va faire bien des jaloux; souffrez, noble dame, que je joigne mes hommages aux leurs, et que, malgré l'obscurité de mon nom, j'ose vous offrir un cœur pour vous aimer, un bras pour vous défendre.

EUSTACHE, *prenant la main d'Aubry.* Tu pâlis, frère; ta main tremble.

AUBRY, *bas.* Je suis bien malheureux.

PERDITA, *à part.* Pauvre Aubry!

BATHILDE. Ce parchemin est mon seul titre à l'héritage de mes pères, n'est-ce pas?

GUY DE BAR. Le seul, madame, et s'il était anéanti, les grands biens et les titres de l'antique maison de Senneterre passeraient à une branche collatérale représentée par le jeune comte Henri de Graville.

BATHILDE. Que dit-on de ce comte?

GUY DE BAR. On le reconnaît pour un brave et loyal gentilhomme; mais la modicité de sa fortune le force à vivre loin de la cour, dans une position indigne de son rang.

BATHILDE. Je ferai donc à la fois un acte de justice et une bonne action. Longue vie et bonheur à la maison de Graville qui commence. (*Déchirant le parchemin.*) Paix et oubli à la maison de Senneterre qui finit.

AUBRY. O ciel!

GUY DE BAR. Qu'avez-vous fait, madame?

PERDITA. Oh! je devine, moi.

BATHILDE, *se tournant vers les chevaliers.* Mais je n'en dois pas moins respect et obéissance à son altesse le duc de Bourgogne, mon tuteur et mon prince. Qui de vous, messeigneurs, veut prendre pour épouse une pauvre jeune fille, sans fortune et sans nom? (*Les chevaliers se regardent et reculent avec embarras.*) Personne. Maître Aubry, voulez-vous de moi?...

EUSTACHE. Je crois bien; plutôt deux fois qu'une.

AUBRY. Vous, Bathilde!.. vous, ma femme! Mais on ne meurt donc pas de joie, puisque mes lèvres pressent vos mains!

GUY DE BAR. Je reconnais, madame, que vous ne pouviez faire un choix plus digne, et je me charge d'obtenir l'agrément de Jean Sans-peur, qui, du reste, tient maître Aubry en haute estime, et m'a commis le soin de lui remettre cette preuve de sa royale gratitude.

AUBRY, *prenant le parchemin.* Des lettres de noblesse!

TOUS. Il se pourrait!

EUSTACHE. Eh bien! en voilà une chance!

GUY-DE-BAR. Monseigneur veut que vous soyez attaché à la personne du prince que vous avez sauvé.

AUBRY, *lui rendant le parchemin.* Je serais, si j'acceptais, indigne de cette distinction... Remerciez Jean Sans-peur, et dites-lui que je refuse. Si j'ai rendu quelques services à mon pays et à mon roi, (*montrant Bathilde*) ma récompense... la voilà.

PERDITA, *à part.* Il faut que demain le cloître nous sépare.

GUY DE BAR. Et cette récompense, maître, ne sera pas la seule... Le peuple a aussi ses lettres de noblesse, que l'histoire écrit en caractères ineffaçables sur son blason de pierre; or, écoutez tous : « De par le roi » Charles VI, que Dieu garde; moi Guy de » Bar, prévôt de la bonne ville de Paris, j'or- » donne que la rue habitée par le boucher » Aubry porte à jamais son nom, et trans- » mette d'âge en âge à la postérité le souvenir » de ses vertus. »

TOUS. Vive Aubry le boucher!

Digitized by Google

EUSTACHE. Comment! la rue portera notre nom... nous irons à la postérité... Excusez, que je m'ôte ma toque.

Il l'agite.

AUBRY. J'accepte cet honneur populaire, et j'en suis fier, mes amis; puisse-t-il servir d'enseignement à nos derniers neveux, et leur inspirer l'amour de la patrie, la haine de l'étranger et l'horreur des discordes civiles!

FIN.

IMPRIMERIE DE MADAME VEUVE DONDEY-DUPRÉ,
Rue Saint-Louis, 46, au Marais.

Digitized by Google